

SCIENTOLOGIE

UNE NOUVELLE OPTIQUE

SUR LA VIE

L. Ron Hubbard

Titre original anglais :
Scientology, A New Slant on Life
1965

Edition française de 1983

Ce livre original écrit par L. Ron Hubbard
vous est offert par la **Ron's Org Grenchen,**
en Suisse

Beaucoup de recherches ont été consacrées
afin de nous assurer d'avoir la technologie et
les matériaux authentiques et originaux dont nous
savions qu'ils fonctionnaient.

Grâce à l'immense entraînement de Max et d'Erica Hauri -
deux auditeurs de Classe XII et C/Ses –la Ron's Org de Grenchen
applique les enseignements de L. Ron Hubbard, tels qu'enseignés
dans ses livres et conférences du temps de son vivant.

La Ron's Org forme les gens selon les matériaux originaux et
ils audient de façon standard comme L. Ron Hubbard l'a enseigné ;
preuve en sont les superbes succès de son public et son expansion
dans le monde.

Les auditeurs sont entraînés selon les meilleurs standards et
toujours selon les matériaux originaux de L. Ron Hubbard.

Si vous cherchez les vrais résultats que cette merveilleuse technologie
peut offrir, alors vous serez au bon endroit à la Ron's Org Grenchen,
peu importe votre situation.

Max Hauri, CO de la Ron's Org Grenchen
Mazzinistrasse 7, CH-2540 Grenchen
+41 32 513 72 20

www.ronsorg.ch

NOTE IMPORTANTE

Lorsque vous étudiez, assurez-vous vraiment bien de ne jamais continuer à lire au-delà d'un mot que vous n'avez pleinement compris.

La seule raison pour laquelle une personne abandonne une étude, s'embrouille ou s'avère incapable d'apprendre, vient de ce qu'elle a dépassé une expression ou un mot incompris.

Dépasser un mot incompris résultera en un état de flou mental et de difficultés à comprendre les passages qui suivent. Si vous rencontrez cela, retournez en arrière, à l'endroit où vous compreniez encore bien ce que vous lisiez, localisez le mot mal compris, et cherchez-en la définition dans un bon dictionnaire ou dans le Glossaire à la fin du livre.

Avant de lire ce livre, nous vous recommandons vivement de jeter un coup d'œil aux mots se trouvant dans le Glossaire.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE 1 - EST-IL POSSIBLE D'ÊTRE HEUREUX ?.....	9
CHAPITRE 2 - LA VÉRITABLE HISTOIRE DE LA SCIENTOLOGIE.....	13
CHAPITRE 3 - DEUX RÈGLES POUR VIVRE HEUREUX.....	17
CHAPITRE 4 - QUEL EST LE MYSTÈRE FONDAMENTAL ?.....	21
CHAPITRE 5 - L'HOMME À LA RECHERCHE DE SON ÂME.....	23
CHAPITRE 6 - LE POURQUOI.....	25
CHAPITRE 7 - QU'EST-CE QUE LA CONNAISSANCE ?.....	29
CHAPITRE 8 - LES CONDITIONS D'EXISTENCE.....	33
CHAPITRE 9 - LES MYTHES DE L'ESPRIT.....	35
CHAPITRE 10 - COMMENT VIVRE AVEC LES ENFANTS.....	37
CHAPITRE 11 - DU MARIAGE.....	41
CHAPITRE 12 - L'HOMME QUI RÉUSSIT.....	43
CHAPITRE 13 - DE LA MORT DE LA CONSCIENCE.....	45
CHAPITRE 14 - L'ACCENT SUR LES APTITUDES.....	49
CHAPITRE 15 - LES GENS HONNÊTES ONT DES DROITS, EUX AUSSI.....	51
CHAPITRE 16 - LE NIVEAU D'ACCEPTATION.....	53
CHAPITRE 17 - CONFRONTER.....	55
CHAPITRE 18 - QUAND VOUS METTEZ DE L'ORDRE.....	59
CHAPITRE 19 - DU CARACTÈRE HUMAIN.....	61
CHAPITRE 20 - PASSÉ, PRÉSENT ET FUTUR.....	65
CHAPITRE 21 - JOUER LE JEU.....	67
CHAPITRE 22 - LA LIBERTÉ ET LES PIÈGES.....	69
CHAPITRE 23 - LA JUSTICE.....	73
CHAPITRE 24 - LE VOCABULAIRE DE LA SCIENCE.....	75
CHAPITRE 25 - COMMENT ÉTUDIER UNE SCIENCE.....	77
CHAPITRE 26 - LE MENTAL HUMAIN.....	83
CHAPITRE 27 - LES ENREGISTREMENTS DU MENTAL SONT PERMANENTS	89
CHAPITRE 28 - LA COMMUNICATION.....	93
À PROPOS DE L'AUTEUR.....	97
GLOSSAIRE.....	99

CHAPITRE 1 - EST-IL POSSIBLE D'ÊTRE HEUREUX ?

Est-il possible d'être heureux ?

Un grand nombre de gens se demandent si, en ce monde de précipitation qu'est notre monde moderne, la moitié d'entre nous existent vraiment. Il arrive souvent qu'un individu possède un million de dollars et, avoir en apparence, tout ce que son cœur désire, et qu'il soit cependant malheureux. Prenons le cas de quelqu'un qui a travaillé toute sa vie ; il a travaillé dur et il a élevé une grande famille. Il a attendu ce moment de sa vie où il pourrait enfin se retirer, être heureux et de bonne humeur, avoir beaucoup de temps pour toutes les choses qu'il souhaitait faire ; et puis nous le voyons à l'époque où il est retraité : est-il heureux ? Non. Il demeure assis là, en réfléchissant au bon vieux temps où il travaillait dur.

Notre problème principal en ce monde est le bonheur, mais je vous en dirai plus dans un moment. Il se peut que ce monde ait ou n'ait pas été conçu pour qu'on y soit heureux. Il se peut que vous ne puissiez pas y être heureux, et pourtant la plupart d'entre nous n'ont pas d'autre but que d'être heureux et à même d'apprécier la vie.

Vous savez bien que très souvent nous regardons le monde autour de nous et affirmons que personne ne peut y être heureux. Nous regardons les assiettes sales dans l'évier, la voiture qui a besoin d'un coup de peinture, et le fait que nous avons grand besoin d'un nouveau chauffage au gaz, d'un nouveau manteau, de nouvelles chaussures ou que tout simplement nous aimerions avoir de meilleures chaussures ; et ainsi, comment serait-il heureux celui qui, en fait, ne peut avoir tout ce qu'il désire ? Il est incapable de faire tout ce qu'il a envie de faire et, par conséquent, le milieu ne l'autorise pas à être aussi heureux qu'il pourrait l'être. Eh bien ! Je vais vous dire quelque chose de drôle — beaucoup de philosophes ont dit cela très, très souvent — mais la vérité, c'est que tout le bonheur que vous trouverez jamais réside en vous.

Rappelez-vous quand vous aviez peut-être cinq ans, que vous sortiez le matin et que vous regardiez le jour ; c'était un très, très beau jour, et vous regardiez les fleurs et c'étaient de très belles fleurs ; vingt-cinq ans plus tard vous vous levez le matin, vous jetez un regard aux fleurs : elles sont fanées. Ce jour n'est pas un jour heureux. Eh bien ! Qu'est-ce qui a changé ? Vous savez que ce sont les mêmes fleurs, le monde est resté le même, quelque chose doit avoir changé. C'est probablement *vous*.

Tout le style de vie d'un petit enfant dérive en fait du charme dont il pare la vie. Il agite une baguette magique et suscite toutes sortes de choses intéressantes dans la société. Voici cette grosse et sombre brute d'homme chevauchant çà et là son coursier de fer. Ah ! Ce qu'il aimerait être un motard ! Oui, Monsieur ! Il aimerait à n'en pas douter être un motard ; et vingt-cinq ans plus tard il regarde le motard qui fait sa ronde et, contrôlant son compteur de vitesse, il dit : « Au diable, ces flics ! ».

Eh bien ! Qu'est-ce qui a changé ici ? Le motard a-t-il changé ? Non. Seule l'attitude *envers* lui a changé. Votre attitude envers la vie, voilà ce qui fait toute la différence dans une vie. Savez-vous que vous n'avez pas besoin d'étudier un millier de livres anciens pour découvrir ce fait ? Mais parfois il faut y revenir et souligner que *la vie* ne change pas autant que *vous*.

Une fois, peut-être, avez-vous songé que vous alliez vous marier, que vous auriez un intérieur agréable et une gentille famille ; tout cela serait si bien ! Votre mari rentrerait à la maison, vous mettriez le dîner sur la table et tout le monde serait heureux de tout ; et puis vous vous êtes mariée et peut-être que ça n'a pas tout à fait marché. D'une façon ou d'une autre, il rentre tard à la maison, il s'est disputé avec son patron, et il n'est pas en forme. Il ne veut pas aller au cinéma, et de toute façon, il ne croit pas que vous ayez à faire quoi que ce soit — après tout, vous êtes assise toute la journée à la maison à ne rien faire — et vous savez que lui non plus ne fait rien. Il sort. Il est parti. Il revient plus tard dans la soirée et peut-être une dispute s'ensuivra-t-elle sur la question. En réalité, vous travaillez dur tous les deux. Bien ! Que faire dans une situation semblable ? Allons-nous rompre le mariage ? Ou mettre le feu à l'ensemble de la maison ? Ou jeter les enfants dans la poubelle ? Ou retourner chez sa mère ? Que ferons-nous ?

Eh bien ! Il y a beaucoup, beaucoup de choses que nous puissions faire, et la moindre d'entre elles est de considérer le milieu. Vous savez, vous regardez autour de vous et vous dites, « Où suis-je ? Qu'est-ce que je fais ici ? ». Et, dès que vous avez découvert où vous êtes, essayez alors de découvrir comment vous pourriez rendre cela un peu plus vivable. Le jour où vous arrêtez de modeler votre propre milieu, où vous arrêtez de construire votre environnement, d'agiter la baguette magique et de conférer beauté et qualité magique à tout ce qui vous entoure, les choses cessent d'être magiques, les choses cessent d'être belles.

D'autres gens recherchent le bonheur de diverses façons. Ils le recherchent fébrilement, comme si c'était une sorte de mécanisme qui existe quelque part — c'est peut-être une petite machine, peut-être est-il rangé dans l'armoire, peut-être le bonheur est-il au coin de la rue, ou peut-être quelque part ailleurs. Ils cherchent, mais le plus étrange, c'est que la seule fois où ils ont trouvé *quelque chose*, c'était quand ils l'avaient placé là en *premier* lieu. Cela n'a pas l'air très plausible ; pourtant rien n'est plus vrai. Les gens qui sont insatisfaits de la vie ne *sont* insatisfaits, uniquement, que parce qu'ils ont cessé de la forger eux-mêmes. Nous avons mis le doigt sur la seule différence qui puisse opposer deux êtres humains. Voici un être humain malheureux, misérable et qui se débrouille mal dans la vie ; il est malade, insensible à la clarté du jour. La vie est en train d'agir sur lui, de *le* diriger, de *le* changer, de *le* façonner.

Et voici quelqu'un qui est heureux, gai, fort, qui trouve que la plupart des choses sont sources de plaisir ; et que découvrons-nous en lui ? Nous découvrons qu'il façonne la vie, et c'est là vraiment l'unique différence : êtes-vous en train de façonner la vie ou est-ce la vie qui est en train de *vous* façonner ?

Considérez cela soigneusement, et vous découvrirez qu'une personne s'est arrêtée de façonner la vie parce qu'elle a décidé d'elle-même qu'on ne pouvait pas y parvenir. Quelque échec, quelque petit échec, avoir redoublé une classe peut-être, ne pas avoir épousé la première femme ou le premier homme venu qui paraissait désirable, ou peut-être avoir perdu une voiture, ou tout simplement une petite chose mineure de la vie a engendré cette attitude.

La personne regarde un jour autour d'elle et déclare : « Bon, j'ai perdu », et après ça, la vie la façonne ; ce n'est plus elle qui façonne la vie.

Cette situation serait vraiment critique si l'on ne pouvait rien faire du tout pour y remédier, mais le fait est qu'il s'agit du plus facile de tous les problèmes que l'homme affronte : se changer soi-même et changer les attitudes des autres autour de soi. Il est très, très facile de changer l'attitude de quelqu'un d'autre. Cependant vous êtes totalement dépendant des attitudes des autres gens : l'attitude d'un autre à votre égard peut détruire ou façonner votre vie. N'est-il pas arrivé que votre ménage tienne le coup grâce à l'attitude de votre partenaire à votre égard ? Ainsi y a-t-il réellement deux problèmes ici : deux attitudes à changer. La première, c'est votre attitude envers les autres et la seconde, leur attitude envers vous. Parfait ! Y a-t-il des moyens d'y parvenir ? Oui, heureusement, il y en a.

Pendant des siècles et des siècles, l'Homme a désiré savoir comment changer sa disposition d'esprit et sa condition personnelle ainsi que celles de ses semblables. En fait, l'Homme a eu de plus en plus tendance à faire ainsi jusqu'à récemment. Mais nous sommes en train de forger un monde qui avance à grands pas ; nous façonnons un monde où le miracle pourrait bien se produire à tout moment, et où il s'y est produit.

L'Homme comprend désormais, au sujet de l'univers dans lequel il vit, un grand nombre de choses qu'il n'avait jamais comprises auparavant. Parmi celles-là figure l'esprit humain. L'esprit humain n'est pas un problème insoluble. La psychologie du dix-neuvième siècle ne l'a pas résolu, mais cela ne signifie pas qu'il ne l'a pas été.

L'époque actuelle voit se produire à travers ce pays et sur tous les continents de la Terre les miracles les plus dignes d'attention. En quoi consistent-ils ? Ils consistent en ce que des gens malades, incurablement malades se rétablissent. Ils consistent en ce que des gens malheureux redeviennent heureux. Ils consistent en l'abolition du danger que représentent pour l'Homme une multitude de maladies et de conditions. Cependant l'Homme a, de tout temps, possédé la réponse ; l'Homme a été capable d'étendre la main et de trouver cette réponse. Aussi l'Homme lui-même a-t-il sans doute dû éprouver le besoin de changer. Peut-être a-t-il dû parvenir à l'époque moderne pour découvrir que l'univers physique ne se composait pas de démons et de fantômes, pour survivre à ses superstitions, pour survivre à l'ignorance de ses aïeux. Peut-être a-t-il été nécessaire qu'il essaye tout, y compris qu'il invente la bombe atomique, avant de pouvoir se trouver enfin lui-même.

Bien ! Il est parvenu assez bien à maîtriser l'univers physique. L'univers physique n'est plus pour lui un problème, il peut en faire des tas de choses ; et l'ayant conquis, il peut désormais se conquérir lui-même. La vérité, c'est qu'il s'est conquis lui-même. La Scientologie a fait son apparition grâce à l'augmentation des connaissances de l'Homme sur l'énergie. L'Homme a en main plus d'informations sur l'énergie qu'il n'en a eue dans toute son histoire ; et, entre autres, il est en possession de données sur cette énergie qu'est son propre esprit. Le corps *est* un mécanisme énergétique. Naturellement, la personne qui ne peut pas contrôler l'énergie ne pourra pas contrôler un corps. Elle sera fatiguée, bouleversée, malheureuse, et en regardant autour d'elle, elle ne verra pas autre chose que de l'énergie. Si elle savait beaucoup de choses sur l'énergie, en particulier sur sa propre énergie et sur l'espace qui l'entoure, alors bien sûr elle se connaîtrait ; et cela, en fin de compte, a été son but pendant des milliers d'années : se connaître soi-même.

La Scientologie lui a donné la possibilité d'y parvenir.

CHAPITRE 2 - LA VÉRITABLE HISTOIRE DE LA SCIENTOLOGIE

La véritable histoire de la Scientologie est simple, concise et directe. En quelques mots la voici :

1. Un philosophe développe une philosophie sur la vie et la mort ;
2. Les gens la trouvent intéressante ;
3. Les gens constatent qu'elle marche ;
4. Les gens se la transmettent ;
5. Elle croît.

Pour que l'on puisse croire quoi que ce soit d'autre sur la Scientologie, il faut que notre civilisation contienne pas mal d'éléments perturbateurs ; cela ressort de l'examen de ce compte-rendu très court mais extrêmement précis.

Ces éléments perturbateurs sont les Marchands de chaos. Ils font le commerce de la confusion et du bouleversement. Leur pain quotidien consiste à créer du chaos. Si le chaos venait à diminuer, leurs revenus en feraient autant.

Le politicien, le journaliste, le psychiatre avec sa machine à électrochocs, le fabricant de drogues, le militariste et le fabricant d'armes, la police et l'entrepreneur des pompes funèbres, pour nommer les têtes de la liste, ne s'engraissent que grâce à « l'environnement dangereux ». Même de simples individus et des membres d'une famille peuvent être des Marchands de chaos.

Il est dans leur intérêt de faire croire que l'environnement est aussi menaçant que possible, car c'est alors seulement qu'ils peuvent en tirer profit. Leurs ressources, leur force et leur puissance augmentent de façon directement proportionnelle à la quantité de menace qu'ils peuvent insuffler dans l'entourage des gens. Grâce à cette menace, ils peuvent extorquer sans problème des fonds, des crédits, des roulements de capitaux élevés et des dédommagements. Tels sont les Marchands de chaos. S'ils ne l'engendraient, ne l'achetaient et ne le vendaient pas, ils tomberaient dans la misère, pensent-ils.

Prenons l'exemple de la « bonne presse », ainsi nommée abusivement. Une pareille chose existe-t-elle aujourd'hui ? Parcourez un journal. Y a-t-il quelque chose de *bon* sur la première page ? N'y trouve-t-on pas plutôt le meurtre, la mort brutale, les querelles et les catastrophes ? Et, en outre, ces choses qui sont mauvaises se voient déformées pour apparaître pires qu'elles ne sont.

Ainsi fabrique-t-on de sang-froid un « environnement dangereux ». Les gens n'ont pas besoin de ces nouvelles ; et s'ils avaient besoin de quelque chose, ce serait de faits, non de bouleversements. Mais si vous frappez quelqu'un suffisamment fort, il peut être amené à

abandonner de l'argent. C'est là la formule de base de l'extorsion. C'est de cette façon qu'on vend les journaux. L'impact créé fait qu'ils « accrochent ».

Un journal est mis dans l'obligation de contenir chaos et confusion. Un « bon papier » doit contenir « du conflit », selon eux. Ainsi n'y a-t-il pas de bonne presse. Il n'y a que de la mauvaise presse, à tout propos. Languir après la « bonne presse » est téméraire dans une société où règnent les Marchands de chaos.

Considérez à quel point il faut déformer l'histoire véritable de la Scientologie pour « fabriquer un bon papier » selon les critères de la presse moderne. Il faut insuffler du conflit là où il n'y en a aucun. Par conséquent, la presse doit concocter chambardement et conflit.

Reprenons la première ligne. Comment en fait-on sortir un conflit ? N°1 : *un philosophe développe une philosophie sur la vie et la mort.*

Le Marchand de chaos doit insuffler ici l'un des nombreux clichés possibles : ce n'est pas un docteur en philosophie, se doivent-ils d'affirmer. Ils ne poussent pas la hardiesse jusqu'à dire vraiment que ce n'est pas une philosophie. Mais ils usent de tout leur pouvoir et ils travaillent, inlassablement comme leur but les y contraint, à démolir l'identité de la personne qui l'a développée.

En fait, le créateur de cette philosophie possédait une solide formation dans les sujets académiques et dans les sciences humaines, une formation probablement meilleure en la seule philosophie formelle que les professeurs de philosophie des universités.

Qu'un seul homme ait fourni un si grand nombre d'heures d'études et de recherches suppose un effort inouï et, de mémoire d'homme, un tel record n'a jamais été atteint, mais tout cela n'est guère considéré comme matière à article. Écrire simplement qu'un philosophe a développé une philosophie n'est pas de ces nouvelles qu'imprime un journal et elle ne risque pas de semer le trouble autour d'elle. D'où les histoires fictives élaborées à propos de l'affirmation n° 1 ci-dessus.

Prenez ensuite la deuxième partie de la véritable histoire. *Les gens la trouvent intéressante.* Le contraire serait très étrange, étant donné que chacun se pose les questions que soulève sa propre identité et en cherche les réponses ; les conclusions de la Scientologie englobent la vérité fondamentale de ces réponses.

Cependant, pour en faire un « article », il a fallu le rendre choquant. Les gens sont dépeints comme kidnappés, hypnotisés ou entraînés — victimes forcées — à lire des livres ou à écouter.

Le Marchand de chaos laisse soigneusement de côté le n°3. C'est là un terrain dangereux pour lui. *Les gens constatent qu'elle marche.* Aucune allusion à l'efficacité de la Scientologie ne sera jamais faite dans la presse, quoique dans son esprit il n'y ait pas de doute qu'elle marche vraiment. C'est pourquoi elle est dangereuse. Elle engendre du calme autour d'elle. Aussi, tout le temps passé à essayer de convaincre la presse que la Scientologie marche est-il du temps perdu, et démoralise-t-il le reporter.

Pour ce qui est du n°4, *les gens se la transmettent*, la presse se sent trahie. « Personne ne devrait croire quelque chose qu'on ne peut lire dans les journaux. Quelle audace de s'exprimer de bouche à oreille ! ». Aussi, pour essayer d'empêcher les gens d'écouter, le Marchand de

chaos doit-il employer des mots tels que « secte ». C'est un « groupe fermé », alors que la Scientologie est le groupe le plus ouvert — à quiconque — sur la Terre. Et il faut qu'ils attaquent les organisations et leurs membres pour essayer d'écartier le public de la Scientologie.

Maintenant, en ce qui concerne le n°5, *elle croît*, nous possédons la véritable objection.

A mesure que la vérité progresse, les mensonges s'éteignent. La destruction des mensonges est un acte qui enlève le pain de la bouche du Marchand de chaos. S'il ne peut pas mentir en toute tranquillité à propos de « combien tout ça est mauvais », il pense qu'il mourra de faim.

Selon le Marchand de chaos, il ne faut tout simplement *pas* que le monde s'améliore. Si les gens étaient moins perturbés, moins abattus par leur environnement, il n'y aurait pas d'affectation de nouveaux crédits à la police, aux armées, pour de gros missiles, et il ne resterait plus un centime pour une presse criarde et à sensation.

Aussi longtemps que les politiciens se taillent une place au soleil par le scandale, que la police gagne plus quand le crime s'accroît, que les médecins engraisent quand la maladie s'étend, il y aura des Marchands de chaos. Ils sont payés pour ça.

Et ce qui les menace, c'est cette histoire toute simple de la Scientologie. Car telle est la véritable histoire. Et derrière son passage se découvre un milieu plus calme dans lequel l'homme peut vivre et se sentir mieux. Si vous ne le croyez pas, arrêtez-vous de lire les journaux pendant deux semaines, et demandez-vous si vous vous sentez mieux. Vous imaginez un peu si tout ce tapage était supprimé ?

Le malheur de tout ça, bien sûr, c'est que même le Marchand de chaos a besoin de nous, pas pour s'enrichir mais simplement pour subsister en tant qu'individu.

Ainsi la véritable histoire de la Scientologie est-elle une histoire simple.

Et trop vraie pour être éludée.

CHAPITRE 3 - DEUX RÈGLES POUR VIVRE HEUREUX

1. *Être capable de faire l'expérience de n'importe quoi.*
2. *Ne provoquer que les choses dont les autres peuvent faire sans peine l'expérience.*

L'Homme a eu beaucoup de règles d'or. La règle bouddhiste du : « Faites aux autres ce que vous voudriez que les autres vous fassent » a été souvent répétée dans d'autres religions. Mais de telles règles d'or, alors qu'elles ont servi à placer l'Homme au-dessus de l'animal, n'ont amené ni équilibre mental sûr, ni succès ni bonheur. Une telle règle d'or fournit seulement le point-cause¹ ou, au mieux, le point-effet retour². C'est une chose faite à soi-même par soi-même, et qui tend à tout attribuer au fait d'être cause de façon obsessionnelle. Elle ne fournit aucune indication sur la manière d'agir vis-à-vis de ce que les autres, auxquels on n'a pas enseigné les mêmes doctrines, vous ont fait.

Comment venir à bout du mal qu'on vous a fait ? La règle bouddhiste ne le dit pas. Il s'ensuit de nombreuses réponses à l'aveuglette. Parmi elles, figurent celles de la Science Chrétienne (les effets sur soi n'existent pas), celles des premiers chrétiens (devenir un martyr), celles des ministres du christianisme (condamner tout péché). De telles réponses aux effets créés sur quelqu'un engendrent un équilibre d'esprit précaire — pour ne pas parler du malheur.

Après qu'une maison a brûlé, qu'une famille a été carbonisée, ce n'est pas une grande consolation (1) de prétendre que ça ne s'est pas produit, (2) de se comparer à Job, ou (3) de condamner tous les incendiaires.

Aussi longtemps qu'on a peur ou qu'on souffre de l'effet de la violence, on aura la violence contre soi. Quand on peut faire l'expérience exacte de ce qu'on nous fait, ah ! Magie — ça ne se produit pas !

Comment être heureux dans cet univers, tel est le problème que peu de prophètes ou de sages ont osé affronter. Pour « résoudre » la question du bonheur, ils nous assurent que l'homme est condamné à souffrir. Ils ne cherchent pas à nous dire comment être heureux, mais comment supporter le malheur. Cette hypothèse désinvolte de l'impossibilité du bonheur nous a conduits à ignorer tout examen réel des moyens d'être heureux. Ainsi avons-nous avancé en pataugeant vers un but négatif : se débarrasser de tout le malheur de la Terre et avoir alors une Terre vivable. Si l'on cherche à se débarrasser de quelque chose continuellement, on admet sans discontinuer qu'on ne peut pas le regarder en face — et ainsi chacun a-t-il décliné. La vie est devenue un engrenage destructeur de choses *de plus en plus* nombreuses que nous ne pouvions regarder en face. Et ainsi, nous sommes-nous acheminés vers l'aveuglement et le malheur.

¹ **point-cause** : point-source, ou point d'émanation, source de quelque chose ; dans la communication, celui qui communique est le point-cause de la communication, et celui avec qui l'on communique est le point-effet ou point-réception.

² **point-effet retour** : point-cause à l'origine d'une action, calculée en vue de produire un effet sur lui-même.

Pour être heureux, on doit être *capable* de regarder en face, c'est-à-dire d'expérimenter ces choses qui existent.

Le malheur, ce n'est que ceci : l'incapacité de regarder en face ce qui est.

D'où : (1) *Soyez capable de faire l'expérience de n'importe quoi.*

Le côté « effet » de la vie mérite un examen attentif. L'autre côté — que l'on soit capable de causer quelque chose par soi-même — mérite aussi qu'on s'y attarde.

Ne créer que des effets que les autres puissent expérimenter sans peine nous donne une règle de vie tout à fait nouvelle. Car, si l'on agit ainsi, que pourrait-on faire alors qu'on doive cacher aux autres ? Il n'y a pas de raison de cacher nos propres actions ou de les regretter (c'est la même chose), si d'autres peuvent sans peine les expérimenter.

Ceci est un critère complet (et une définition) de bonne conduite : ne faire que des choses dont les autres puissent faire l'expérience.

Si vous examinez la vie d'une personne, vous constaterez que seules la tracassent les actions qu'elle a faites et que d'autres n'étaient pas capables de recevoir.

Il s'ensuit que la vie de quelqu'un peut devenir un ramassis de violence contenue, qui attire par la suite la violence provoquée par les autres.

Plus une personne produit d'actions qui ne peuvent être expérimenterées par d'autres, pire devient sa vie. Pour avoir reconnu qu'elle était une cause mauvaise ou qu'il y avait déjà trop de causes mauvaises, elle a cessé de causer les choses — ce qui est une façon d'être malheureux.

La douleur, la mésémotion³, l'inconscience, la folie, tout cela résulte du fait d'avoir causé des choses que les autres ne pouvaient pas expérimenter sans peine. Le phénomène d'« atteindre-retenir » est la base de toutes ces choses. Quand on cherchait à « atteindre » de telle sorte que cette expérience soit impossible pour un autre, on n'y parvenait pas alors, n'est-ce pas ? « Atteindre » avec un fusil une personne qui ne désire pas être tuée, ce n'est pas atteindre la personne, mais susciter une protestation. Toutes les *mauvaises* atteintes n'ont jamais atteint. Aussi n'y avait-il aucune communication, et le résultat final était que la personne qui s'efforçait d'atteindre se mettait à retenir. Cette atteinte-retenue devint finalement une incapacité à atteindre — par conséquent, il en résultait une communication faible, une réalité faible, une affinité faible. La communication est un moyen d'atteindre les autres. Aussi, si l'on est incapable d'atteindre, sa capacité à communiquer sera-t-elle faible ; et sa réalité sera faible, parce que si l'on est incapable de communiquer, on n'apprendra pas vraiment grand-chose sur les autres ; et en sachant peu ou rien sur les autres, on ne ressentira rien non plus à leur égard, aussi son affinité sera-t-elle faible. L'affinité, la réalité et la communication vont ensemble ; et si l'une d'entre elles est forte, les deux autres le seront aussi ; mais si l'une est faible, il en ira de même des autres.

³ **mésémotion** : émotion irrationnelle, inappropriée à l'environnement ou à la situation présente.

Sont donc mauvaises toutes ces actions dont on ne peut pas faire sans peine l'expérience jusqu'au bout.

En fonction de cette définition, reconsidérons nos propres « mauvaises actions ». Lesquelles étaient mauvaises ? Uniquement celles qui n'ont pu être expérimentées sans peine par un autre. Ainsi, parmi les actions favorites de la société, quelles sont les mauvaises ? Les actions de vraie violence qui aboutissent à la souffrance, à l'inconscience, à la folie et à une perte importante pourraient, aujourd'hui, être considérées comme mauvaises. Cela dit, quels autres de vos actes considérez-vous comme « mauvais » ? Les choses que vous avez faites et que vous ne pouviez facilement expérimenter vous-même étaient mauvaises. Mais les choses que vous avez faites et que vous auriez pu vous-même expérimenter, si vous les aviez subies, n'étaient *pas* mauvaises. Cela change certainement notre point de vue sur les choses !

A quoi bon avoir une vie mouvementée si c'est uniquement pour prouver qu'on est capable de faire des expériences ? L'idée n'est pas de *prouver* qu'on en est capable, mais de regagner cette *capacité*.

Aussi aujourd'hui avons-nous deux règles d'or pour atteindre au bonheur :

1. Être capable de faire l'expérience de n'importe quoi ; et
2. Ne provoquer que des choses dont les autres sont capables de faire sans peine l'expérience.

Votre attitude vis-à-vis de ces règles vous dira jusqu'où vous devez encore aller dans ce domaine.

Et si vous réalisez ces deux règles d'or, vous serez l'une des personnes les plus heureuses et les plus couronnées de succès de cet univers, car qui pourrait régner sur vous au moyen du mal ?

CHAPITRE 4 - QUEL EST LE MYSTÈRE FONDAMENTAL ?

Dans l'étude générale du monde et de ses affaires, nous constatons que la seule façon de fabriquer un esclave — comme si on en voulait ! — serait de créer une auréole insondable de mystère sur tout cela, puis d'accumuler une charge⁴ écrasante sur ce mystère. Non seulement élaborer un mystère, mais aussi le vendre réellement bien ; vendre quelque fausse solution à ce mystère.

L'Homme est tellement habitué à cela que, quand vous venez à lui pour mettre entre ses mains une réponse impeccablement bonne, il la laisse tomber comme une pomme de terre brûlante, parce qu'il sait ce que sont toutes les réponses : toutes les réponses sont soigneusement tirées de mystères accompagnés de fausses réponses, et tous les mystères vont vous coûter tôt ou tard quelque chose.

Le mystère lui-même ne peut être élaboré qu'à partir des relations interpersonnelles et de l'antagonisme général qui oppose l'Homme à ses semblables et à son environnement. Et le mystère fondamental est : qui est-ce ? Il n'y a pas d'autre mystère, à la base, que celui-ci : « Qui est ce type là-bas ? ». C'est le commencement de l'individuation, non de l'individualisme, du mécanisme qui écarte chacun des autres et lui fait dire : « Je suis moi et ils sont « eux », et Dieu sait de quoi ils sont capables ! ». Et peu après, le gars enlève à sa citation son aspect presque blasphématoire et il en fait l'objet d'un culte. Et il dit : « Eh bien ! Dieu sait de quoi ils sont capables, et il me protégera ».

Qu'avons-nous donc fondamentalement ? Fondamentalement nous avons un mystère, l'identité de l'autre. En outre, le mot « science » signifiait primitivement *vérité* ; aujourd'hui, cela signifie « ce que rapporte la recherche ». La science a abandonné à un tel point le mystère de base que les gens pensent que la nature du plancher, du plafond, de l'espace est un mystère. C'est en fait un mystère inventé de toutes pièces — étant donné que le plancher, le plafond et l'espace, c'est ce que vous et moi avons mis là d'un commun accord ; ce n'est pas autre chose.

Chaque fois que nous avons un mystère, cela provient normalement d'un désaccord, d'une incompréhension ou d'une absence de communication. Et c'est tout ce qu'il y a eu en fait, fondamentalement. Un type se devait de n'être pas d'accord avec quelqu'un qu'il regardait. Il savait cela au départ et il ne voulait pas savoir qui était ce type là-bas. Il ne voulait pas savoir quoi que ce soit de la situation, parce qu'il avait appris une leçon : s'il communiquait, on lui prouverait qu'il avait tort !

Ainsi trouvons-nous des gens parmi nous — dont vous — qui nous présentent « une chose » en disant que c'en est « une autre ». C'est alors que vous trouvez ces choses contrefaites d'une façon ou d'une autre et que vous dites : « Pourquoi ne communiquez-vous

⁴ **charge** : charge ou énergie émotives.

pas avec *celle-ci* ? » et ensuite : « Vous avez communiqué avec *celle-là* ». Peu après, un gars déclare : « Ah ! Je ne veux communiquer avec aucune des deux. Au diable ! Qui se soucie de ces choses ? Je ne veux rien savoir ». Et après ça, il est coincé. Il dit : « Je ne veux rien savoir », et par conséquent il a installé un mystère quelque part en face de lui. Et il est allé si loin dans cette voie qui consistait à ne rien vouloir savoir, qu'après un certain temps il a pensé qu'il ne savait rien. Et puis il s'est basé là-dessus pour dire qu'il était impossible de savoir.

Chaque fois que l'Homme se trouve profondément pénétré, absorbé, entouré de mystère, c'est qu'il est en fait en conflit avec lui-même et seulement avec lui-même. C'est pourquoi l'audition⁵ marche. LA SEULE ABERRATION⁶ EST LE RENIEMENT DE SOI. Personne d'autre ne peut rien vous faire sauf VOUS. C'est là une situation horrible. Vous pouvez vous faire quelque chose, mais avant que quelque chose puisse vous arriver, il faut que vous le postuliez⁷, ou que vous soyez d'accord ou non que ça arrive. Les gens doivent être d'accord pour tomber malades ; d'accord pour être stupides ; d'accord pour être dans le mystère.

Les gens sont victimes de leur propre dérobade. Ils sont victimes de leurs propres postulats, victimes de la croyance — la leur — qu'ils sont inaptes à faire ceci ou cela.

L'individu doit postuler sa propre aberration, sa propre défaillance, sa propre stupidité, son propre manque de confiance et sa propre malchance, pour qu'ils existent.

⁵ **audition (processing)** : application de la technologie scientologique à un individu en vue de l'aider à découvrir des choses sur lui-même. Cette application est faite par un auditeur (celui qui écoute). La technologie de l'application, aussi bien que la technologie appliquée, est extrêmement précise.

⁶ **aberration** : tout ce qui s'éloigne de la rationalité.

⁷ **postuler** : de postulat : conclusion, décision ou résolution prise par l'individu lui-même.

CHAPITRE 5 - L'HOMME À LA RECHERCHE DE SON ÂME

Depuis des temps immémoriaux l'Homme est engagé dans une quête.

Tous les penseurs de toutes les époques y ont contribué en apportant leurs opinions et leurs considérations. Aucun savant, aucun philosophe, aucun chef ne s'est abstenu de la commenter. Des milliards d'hommes sont morts pour avoir défendu une opinion ou une autre à propos de cette quête, et aucune civilisation, puissante ou misérable, dans les temps anciens ou modernes, n'a pu durer sans se battre pour elle.

L'âme humaine, pour les civilisés comme pour les barbares, a été une source intarissable d'intérêt, d'attention, de haine ou d'adoration.

Dire que j'ai trouvé la réponse à toutes les énigmes de l'âme serait inexact et présomptueux. Ne pas tenir compte de ce que j'ai découvert et s'abstenir de le faire connaître après en avoir constaté les bénéfices serait un péché par omission contre l'Homme.

Après trente et un ans de recherches et de réflexions et quinze ans d'activité publique pendant lesquels j'ai observé les matériaux à l'œuvre et ce qui en résultait, je puis annoncer que, dans la connaissance que j'ai élaborée, se tient la réponse à cette énigme, à ce mystère, à ce problème — l'âme humaine — car sous mes mains et celles d'autres, j'ai vu réhabiliter ce que l'Homme a de meilleur.

Depuis le temps où je produisis le premier Clair Thêta⁸, j'ai, un peu à contrecœur, largement dépassé n'importe quel domaine du savoir scientifique ; et maintenant que j'ai mis moi-même au Clair une demi centaine de personnes et les auditeurs⁹ que j'ai formés bien plus encore, je dois affronter le fait que nous avons atteint ce point de fusion où science et religion se rencontrent, et nous devons désormais cesser de prétendre que nous n'avons affaire qu'à des objectifs matériels.

Nous ne pouvons avoir affaire au royaume de l'âme humaine et ignorer ce fait. L'Homme a poursuivi pendant trop longtemps cette recherche pour qu'ici sa victorieuse apogée soit enveloppée de termes vagues et scientifiques.

⁸ **Clair Thêta** : individu qui dans l'audition scientologique a atteint la certitude de son identité comme être distinct de son corps. Les termes de Clair, Mise au Clair, etc., sont empruntés au langage en usage sur les machines à calculer avec lesquelles ils offrent une analogie. Si certains nombres sont retenus dans la machine, alors en additionnant une colonne de nombres on obtient des réponses fausses. Si les nombres retenus sont alors « mis au clair », on arrive aux réponses correctes. L'aberration est comparée à ces nombres retenus ; d'où ce terme de « Mise au Clair ». Un Clair, en Scientologie, est celui qui a été débarrassé de ses aberrations et qui a atteint un degré très élevé de liberté et d'aptitude spirituelles.

⁹ **auditeur** : celui qui applique la technologie scientologique à un autre individu ; celui qui écoute.

La religion, non la science, a poursuivi cette quête, cette guerre, au cours des millénaires. La science n'a fait qu'engloutir l'Homme sous une idéologie qui nie l'âme ; c'est le symptôme de l'échec de la science dans cette quête.

On ne peut pas renier les Hommes de Dieu qui ont cherché, au cours de ces périodes révolues, à sortir l'Homme de l'obscurité. Nous autres, dans la Scientologie, nous appartenons au rang des chercheurs de vérité, non à l'arrière-garde des artisans de la bombe atomique.

Cependant, la science aussi a joué un rôle dans ces tentatives ; et la physique nucléaire, quelque crime qu'elle commette contre l'Homme, a amorti sa dette envers lui du fait qu'elle l'a aidé à trouver son âme dont la science n'avait réussi qu'à le déposséder.

Aucun auditeur ne peut facilement fermer les yeux devant les résultats qu'il obtient aujourd'hui ou manquer de voir qu'ils sont supérieurs à ceux des technologies matérialistes utilisées jusqu'alors. Car nous sommes en mesure de savoir, outre tout ce que nous savons déjà, que l'âme humaine, une fois affranchie, est le seul agent thérapeutique efficace que nous ayons. Mais nos buts, quels que soient les miracles que nous obtenions désormais sur les corps, visent beaucoup plus que la santé et l'amélioration physique des hommes.

La Scientologie est la science qui permet de « savoir comment savoir ». Elle nous enseigne que l'homme EST sa propre âme immortelle. Et elle ne nous laisse qu'une seule solution : annoncer au monde, quelque accueil qu'il nous fasse, que la physique nucléaire et la religion se sont données la main et que nous autres, scientologues, nous réussissons ces miracles que l'Homme a espérés tout au long de sa quête.

L'individu peut haïr Dieu ou mépriser les prêtres. Il ne peut ignorer, cependant, cette évidence qu'il est sa propre âme. Ainsi avons-nous résolu notre énigme et trouvé une réponse simple.

CHAPITRE 6 - LE POURQUOI

La meilleure façon de comprendre la vie est de la comparer à un jeu. Quand nous sommes extérieurs à un grand nombre de jeux, il nous est possible de les considérer d'un œil détaché. Si nous étions extérieurs à la Vie, au lieu d'être empêtrés et plongés en elle, vue du haut de cette position avantageuse, elle nous apparaîtrait beaucoup plus comme un jeu.

En dépit de la somme de souffrance, de douleur, de détresse, de chagrin et de labeur que la vie véhicule, notre raison de vivre n'est pas autre chose qu'une raison de jouer : on y trouve intérêt, lutte, activité et possession. On peut vérifier cette assertion en observant les éléments qui composent les jeux et en les appliquant à la vie elle-même. Ce faisant, nous constatons qu'il ne manque rien au panorama de la vie.

Par jeu, nous entendons lutte entre personnes ou entre équipes. Exemples de jeux : le baseball, le polo, les échecs ou tout autre passe-temps de ce genre. Peut-être avez-vous une fois trouvé bizarre que des hommes s'exposent à des blessures corporelles sur un terrain de jeu juste pour « s'amuser ». De même pourriez-vous trouver bizarre que des gens continuent de vivre ou qu'ils se lancent dans le « jeu de la vie » en s'exposant à tant de chagrin, de labeur et de souffrance, uniquement pour avoir quelque chose à faire. De toute évidence, il n'est pire malédiction que l'oisiveté totale. Il y a aussi le cas, bien sûr, de la personne qui continue à jouer un jeu qui ne l'intéresse plus.

Si vous vous donnez la peine de jeter un coup d'œil autour de vous dans la pièce pour noter des choses qui ne vous intéressent pas, vous découvrirez quelque chose de surprenant. Très vite vous constaterez qu'il n'y a rien dans la pièce qui ne vous intéresse pas. Tout vous intéresse. Néanmoins, le désintérêt lui-même est l'un des mécanismes du jeu. Désirez-vous cacher quelque chose ? Il suffit de créer un désintérêt chez tout le monde à propos de l'endroit où la chose est cachée. Un désintérêt ne provient pas directement d'un intérêt qui s'est éteint. Le désintérêt est en soi un bien, palpable, réel.

Après avoir étudié les facteurs qui composent les jeux, nous nous retrouvons en possession des éléments de la vie.

La vie est un jeu. Un jeu se compose de *liberté*, de *barrières* et de *buts*. C'est un fait scientifique, et pas seulement une observation.

La liberté n'existe pas sans barrières. Une abondance de barrières ou une liberté totale signifie une absence de jeu. Ce sont deux situations aussi cruelles l'une que l'autre, aussi dépourvues de but.

Les grands mouvements révolutionnaires sont voués à l'échec. Ils promettent une liberté illimitée. C'est la voie vers l'échec. Seuls de stupides visionnaires chantent les louanges d'une liberté sans bornes. Seuls le couard et l'ignorant vantent avec insistance les barrières illimitées.

Quand le déséquilibre entre liberté et barrières se fait trop fortement sentir, les gens sont malheureux.

« Etre libéré de » n'est valable que pour autant qu'il y ait un endroit où l'on soit libre *de*. Un désir sans fin d'être « libéré de » est un piège parfait, la peur de tout.

Les barrières se composent d'idées inhibitrices (limitatives), d'espace, d'énergie, de masses et de temps. La liberté totale serait une absence totale de ces choses — mais ce serait aussi une liberté sans pensée ni action, une condition de néant total, sans bonheur.

Rivé à de trop nombreuses barrières, l'Homme brûle d'être libre. Mais, livré à une liberté totale, il est sans but et misérable. Il a besoin d'une étape intermédiaire.

Il est possible d'être *libre au milieu de barrières*. Si les barrières sont connues, si les libertés sont connues, il est possible de vivre, d'être heureux, d'avoir un jeu, d'exister.

Les restrictions imposées par un gouvernement ou par un emploi indiquent à l'employé où est sa liberté. S'il ne connaît pas les restrictions, l'employé est un esclave, voué dans tous ses actes aux affres de l'incertitude.

Dans une entreprise ou un gouvernement, il y a pour les administrateurs trois façons d'échouer et d'amener ainsi le chaos dans leur secteur :

1. avoir l'air d'accorder une liberté sans bornes ;
2. avoir l'air d'imposer des barrières infinies ;
3. ne préciser ni les barrières ni les libertés.

La compétence d'un administrateur consiste donc à imposer et à faire respecter un équilibre convenable entre la liberté accordée à son personnel et les barrières imposées par le groupe. Il doit être logique et précis sur ce point. Il suffit alors que cet administrateur ait de l'initiative et des buts pour que son secteur en ait également.

L'employé qui n'a que le mot « liberté » à la bouche et qui la revendique sans cesse deviendra esclave. S'il connaît les faits ci-dessus, il doit exiger un équilibre viable entre liberté et barrières.

Il existe plusieurs états d'esprit qui amènent le bonheur. L'état d'esprit qui revendique sans arrêt la liberté n'apporte rien que des malheurs. Plutôt que de succomber à ce piège définitif, total, qui consisterait à s'appesantir uniquement sur la liberté, il vaudrait mieux développer un mode de pensée qui nous permette de prévoir tous les nouveaux pièges imprévus ou ces choses dans lesquelles nous pourrions être piégés. L'homme prêt à accepter les restrictions et les barrières sans les redouter est libre. L'homme qui ne fait rien que combattre les restrictions et les barrières est d'ordinaire pris au piège.

Dans tout jeu, comme il est facile de s'en rendre compte, les buts sont placés à l'opposé les uns des autres. Dans la plupart des jeux joués sur un terrain par deux équipes, il est question de but et de contre-but. La première équipe poursuit l'idée de marquer un point à l'adversaire, et la seconde équipe de marquer un point à la première. Leurs intentions sont opposées et cette guerre des intentions fait le jeu.

La guerre des buts est à l'origine de ce que nous appelons les problèmes. Un problème se compose de deux ou de plusieurs buts qui s'opposent. Quel que soit le problème auquel vous faites ou avez déjà fait face, son anatomie fondamentale est : but-contre-but.

Des tests effectués en Scientologie ont permis de découvrir que l'individu commence à éprouver des problèmes quand il n'en a pas suffisamment. Selon un vieil adage, si vous voulez que quelque chose soit fait, donnez-le à un homme occupé. C'est ainsi que si vous voulez avoir un associé heureux, assurez-vous que cet homme peut avoir des quantités de problèmes.

La haute fréquence des névroses dans les familles riches peut paraître étrange. Ces gens n'ont pas grand-chose à faire et ont très peu de problèmes. On a déjà résolu pour eux les problèmes fondamentaux de l'habillement, du vivre et du couvert. On pourrait donc croire, s'il était vrai que le bonheur de l'individu ne dépend que de sa liberté, que ces gens sont heureux. Pourtant, ils ne le sont pas. Qu'est-ce qui les rend malheureux ? C'est l'absence de problèmes.

L'homme malheureux est celui qui cherche constamment les moyens de se libérer. Regardez l'employé qui cherche tout le temps à éviter le travail. Bien qu'il ait beaucoup de temps pour ses loisirs, il n'en profite pas. Il s'efforce de fuir le contact avec les gens, les objets, les énergies et les espaces. Il finit par se trouver coincé dans une sorte de léthargie. Il suffirait à cet homme de changer d'avis et de se mettre à se « préoccuper » d'obtenir davantage de travail pour se sentir infiniment plus heureux. Celui qui cherche continuellement à échapper aux choses sera misérable. Celui qui cherche à se plonger dans les choses a beaucoup plus de chances de devenir heureux.

Il arrive, évidemment, que l'on soit forcé de jouer des jeux auxquels on ne s'intéresse pas. Une guerre dans laquelle on est entraîné en est un excellent exemple. Bien que n'étant pas intéressé par les objectifs de la guerre, on se trouve en train de la faire. Aussi devons-nous tenir compte d'un élément nouveau, le « pouvoir de choix ».

En conséquence, on pourrait dire que la vie est un jeu et que l'aptitude à jouer consiste à savoir tolérer la liberté et les barrières et, une fois qu'on a eu connaissance des buts, à pouvoir décider de sa participation au jeu.

Ces quatre éléments, liberté, barrières, buts et pouvoir de choix sont les éléments directeurs de la vie. Il n'existe que deux facteurs qui les priment, et ces deux facteurs sont en rapport avec eux. Le premier est l'aptitude à créer, avec, bien entendu, son revers, l'aptitude à détruire ; le second est l'aptitude à faire un postulat (considérer une chose et faire en sorte qu'elle devienne vraie). Tout cela constitue un tableau d'ensemble de la vie, qui permet de la comprendre, de l'expliquer et d'en ôter une part de confusion.

CHAPITRE 7 - QU'EST-CE QUE LA CONNAISSANCE ?

La connaissance est certitude ; la connaissance, ce ne sont *pas* les données. Savoir, c'est être certain. Il n'y a pas de santé mentale sans certitude, pourvu seulement que cette certitude ne soit pas trop éloignée de la conviction d'un autre quand il la considère.

Pour obtenir une certitude, on doit être capable d'observer. Mais quel est le niveau de certitude requis ? Et quel est le niveau d'observation requis pour qu'une certitude ou une connaissance existe ?

Si un homme peut rester debout devant un arbre et au moyen de la vue, du toucher ou d'une autre perception, s'il peut savoir qu'il est en face d'un arbre et qu'il est capable d'en percevoir la forme, s'il est tout à fait sûr qu'il est en face de lui, nous avons le niveau requis de certitude. Si l'homme ne regarde pas l'arbre ou, bien qu'il soit clair qu'il s'agisse d'un arbre pour les autres, s'il le prend pour un brin d'herbe ou un soleil, alors il est au-dessous du niveau de certitude requis. Toute autre personne encline à l'aider devrait lui faire diriger ses perceptions vers l'arbre jusqu'à ce qu'il perçoive sans difficulté que c'était bien un arbre qu'il avait devant lui. C'est là le seul niveau de certitude requis pour qualifier la connaissance, car la connaissance est observation et elle est donnée à ceux qui veulent bien regarder.

Afin d'obtenir la connaissance et la certitude, il est nécessaire d'être capable d'observer, en fait, trois univers dans lesquels il peut y avoir des arbres. Le premier est son propre univers ; on doit être capable de créer un arbre pour sa propre observation, dans sa forme totale et pour une perception totale. Le second univers serait l'univers matériel, qui est celui de la matière, de l'énergie, de l'espace et du temps, et qui est le fonds commun sur lequel nous nous rencontrons tous. Le troisième univers se compose en fait d'une classe d'univers, qu'on pourrait appeler « l'univers de l'autre », car chacun de « tous les autres » a son propre univers.

Un médecin, par exemple, peut paraître tout à fait certain de la cause de quelque maladie. Cependant, que le profane accepte le diagnostic dépend de la certitude de ce médecin. Que la pénicilline guérisse certaines choses est une certitude pour le médecin, même si la pénicilline échoue soudain et inexplicablement à guérir. Tout échec inexplicable introduit une incertitude qui, par la suite, éloigne le produit incriminé du royaume d'une certitude facilement acquise.

Nous avons là, par conséquent, un parallèle entre certitude et santé mentale.

Moins l'individu a de certitudes sur un sujet quelconque, moins on peut dire qu'il considère ce sujet sainement ; moins il est certain de ce qu'il perçoit dans l'univers matériel, dans son propre univers ou dans celui de son semblable, moins il est sain.

La route vers la santé mentale est visiblement la route vers une certitude de plus en plus grande. À quelque niveau qu'on commence, la seule chose nécessaire est d'obtenir une bonne dose de certitude sur l'univers matériel, afin d'améliorer considérablement son « être ». Au stade au-dessus, on obtient quelque certitude sur son propre univers et quelque certitude sur l'univers de l'autre.

La certitude, par conséquent, est clarté d'observation. Le degré suivant, vital, est évidemment la certitude de pouvoir créer. Tel est l'artiste, tel est le maître, tel est le grand esprit.

A mesure qu'on avance, on découvre que ce qu'on a d'abord perçu comme certain peut être notablement amélioré. Ainsi avons-nous une échelle graduée¹⁰ de la certitude. La certitude n'est pas un absolu, mais certitude de percevoir ou certitude qu'on crée ce qu'on perçoit ou certitude qu'il y a perception. Santé mentale et perception, certitude et perception, connaissance et observation sont donc de la même étoffe ; parmi elles siège la santé mentale.

La route de l'incertitude est la route vers la maladie psychosomatique, les doutes, les inquiétudes, les peurs, les soucis et un état de conscience qui s'amenuise. A mesure que ce dernier décroît, la certitude en fait autant.

Les gens qui sont à de plus hauts niveaux de conscience trouvent très surprenant que les gens se comportent à leur égard comme ils le font ; les gens situés à de tels niveaux ne se rendent pas compte qu'ils ne sont pas perçus, et encore moins compris. Les gens situés à de plus bas niveaux de conscience n'observent pas, mais substituent à l'observation des préconceptions, des évaluations et des suppositions, de la douleur physique même, afin d'asseoir leurs certitudes.

L'emploi erroné, chez les anciens Grecs, de chocs sur les fous, l'emploi de fouets naguère à Bedlam, autant de méthodes qui visaient à procurer aux fous une certitude suffisante pour les amener à être moins fous.

La certitude procurée au moyen de coups et de punitions est une certitude non autodéterminée. Elle engendre une conduite toute en excitations-réflexes. Pour une excitation donnée, un chien qui a été battu, par exemple, réagit de façon invariable, pourvu qu'il ait été suffisamment battu ; mais s'il a été trop battu, l'excitation ne provoquera que confusion et ahurissement.

Ainsi la certitude procurée par les coups, par la force, produit-elle finalement une certitude aussi absolue qu'on puisse le désirer : une inconscience totale. L'inconscience elle-même est une certitude que recherchent de nombreux individus qui n'ont pas réussi à atteindre à plusieurs reprises quelque niveau de certitude consciente que ce soit. Ces gens désirent alors une certitude d'inconscience. Il semblerait donc que la soif de certitude puisse conduire à l'oubli celui qui ne la recherche que comme un effet.

Une incertitude est le produit de deux certitudes. L'une est une conviction, à laquelle on a pu parvenir par l'observation (dont on est cause) ou par un coup (dont on est effet). L'autre est une certitude négative. On est certain qu'une chose est et certain qu'une chose n'est pas. On est certain que quelque chose est là, n'importe quoi, et certain qu'il n'y a rien là. Ces deux certitudes fusionnées créent une situation d'incertitude connue sous le nom de « peut-être ».

¹⁰ **échelle graduée** : échelle qui s'approche de quelque chose peu à peu, par degrés faciles, échelle de graduations, c'est-à-dire qu'entre noir et blanc il y a plusieurs degrés de gris, très clairs près du blanc, mais de plus en plus sombres en se rapprochant du noir, puis tout à fait noirs. Et même avec le noir et le blanc, on peut toujours trouver un noir plus foncé ou un blanc plus blanc, de sorte qu'aucun des deux n'est absolument noir ou blanc.

Un « peut-être » ne subsiste dans l'esprit d'un individu que parce qu'il ne peut pas décider s'il y a quelque chose ou s'il n'y a rien. Il s'agrippe et se retient à ces certitudes chaque fois qu'on lui a donné la preuve ou qu'il a décidé qu'il s'agit de quelque chose et chaque fois qu'il en est venu à supposer qu'il ne s'agit de rien. Quand ces deux certitudes de quelque chose et de rien sont impliquées dans la persistance d'un état d'être et l'influencent de façon vitale, ou quand on suppose simplement qu'elles peuvent l'influencer, un état d'inquiétude se crée. Ainsi l'inquiétude, l'indécision, l'incertitude, les « peut-être » n'existent qu'en présence d'une observation insuffisante ou de l'incapacité d'observer.

On peut remédier à une telle situation, simplement en amenant l'individu à observer séparément les trois univers.

CHAPITRE 8 - LES CONDITIONS D'EXISTENCE

Il y a trois conditions d'existence.

À elles trois, elles composent la vie.

Ce sont ÊTRE, FAIRE et AVOIR.

La condition d'ÊTRE se définit comme le fait d'assumer une certaine identité. On pourrait la comparer à un rôle dans un jeu, et un exemple en pourrait être son propre nom. Un autre exemple en serait sa profession. Un autre en serait les caractéristiques physiques de quelqu'un. Chacune de ces choses ou leur ensemble désignerait *l'état d'être* de quelqu'un. L'état d'être peut être assumé par soi, conféré à soi-même ou atteint. Par exemple, dans un jeu, chaque joueur a son état d'être propre.

La deuxième condition d'existence est le FAIRE. Par faire nous entendons action, fonction, fait d'accomplir quelque chose, d'atteindre des buts, de réaliser un projet, ou tout changement de position dans l'espace.

La troisième condition est l'AVOIR. Par avoir, nous entendons la possession, le fait de détenir, d'être capable de commander, de tenir une position, de prendre en charge des objets, des énergies ou des espaces.

L'acception principale du mot *avoir* est de pouvoir toucher ou s'insinuer ou gérer l'agencement des choses.

Le jeu de la vie exige que tout un chacun assume un être afin d'accomplir une action en vue d'avoir.

Ces trois conditions sont données par ordre d'importance en ce qui concerne la vie. L'aptitude à *être* est plus importante que l'aptitude à *faire*. L'aptitude à *faire* est plus importante que l'aptitude à *avoir*. Chez la plupart des gens ces trois conditions sont tellement embrouillées qu'on les comprendra mieux dans l'ordre inverse. Une fois la lumière faite sur l'idée de possession ou d'avoir, on peut commencer à clarifier l'idée générale du faire. Quand cela est fait, la notion d'être ou d'identité devient compréhensible.

Pour réussir sa vie, il est essentiel que chacune des trois conditions ait été clarifiée et comprise. L'aptitude à assumer ou à accorder l'être est probablement la plus grande qualité humaine. Il est même plus important de pouvoir accorder l'être aux autres que de pouvoir l'assumer soi-même.

CHAPITRE 9 - LES MYTHES DE L'ESPRIT

La prétention à posséder la connaissance a été la malédiction du passé. Certains ont adoré des fables. Des prières sont montées vers tel ou tel mythe. Et l'Homme n'a pas du tout regardé.

En cet âge moderne de science, nous n'avons pas su à partir du domaine des sciences humaines développer quelque chose d'assimilable à une observation scientifique de l'esprit. On peut dire que les sciences humaines de ce temps et de ce lieu — psychologie, sociologie, criminologie et diverses branches des sciences sociales en général — ont échoué.

Imaginons que, de pouvoir voir, soit un état pire que d'être incapable de voir. Les sciences humaines ont conçu trop de choses à voir. Elles ne se sont jamais soucies de regarder. Et c'est ainsi qu'elles ont échoué.

La Scientologie vous dit — d'une façon tout à fait adéquate — qu'il y a un énorme Walhalla mêlé au royaume de Pluton, mêlé à des contes de fée, mêlé à l'œuvre de Menninger¹¹, le tout étant situé bien au-dessous du niveau de la vérité. La vérité est une chose simple que n'importe qui peut voir. Pourquoi les gens ne la voient-ils donc pas ? Parce qu'ils vivent dans ce magnifique pays des merveilles qui n'existe pas et n'existera jamais.

Rendons-nous dans le pays des merveilles. Le monde des merveilles des syllabes, le monde des merveilles au-dessous du pays de Cocagne. Nous savons qu'il est le monde de la dispersion. Un individu regarde quelque chose et il y a un retour de flamme et l'individu ne peut plus regarder dans cette direction. Il l'a pris dans les gencives. Ainsi ne doit-il pas regarder par là. Il doit regarder ailleurs. Et il apprend finalement très bien à ne rien observer.

Voilà le mécanisme exact de la façon dont fut créé un pays des merveilles de prétendus renseignements, qui devint les sciences sociales. L'individu ne pouvait pas regarder l'Homme en face, aussi a-t-il tourné autour et développé sur lui une théorie.

Il y a beaucoup d'êtres et de bêtes imaginaires et légendaires, tout comme il y en avait au moyen âge. Regardez de quelles façons les anciens marins empêchaient les gens de commercer avec ceux de la côte américaine. Chaque marin du temps de Colomb croyait que si vous naviguiez jusque-là, vous arriveriez au bout du monde où des monstres et des bêtes épouvantables vous couleraient dès que vous perdriez la terre de vue.

Un grand nombre de bêtes ont été inventées pour empêcher tout voyageur d'arriver par inadvertance dans le terrain de chasse de quelqu'un d'autre.

Je ne vais pas vous raconter ici que le domaine de l'esprit n'a été habité *que* par des êtres imaginaires, mais c'est quelque chose de cet ordre que fait le type qui invente une immense nomenclature sur la cervelle ou sur la structure des os et qui déclare ensuite que vous « devez connaître tous ces noms avant de pouvoir savoir quoi que ce soit sur l'esprit », et qui affirme

¹¹ **Menninger, Charles F.** : psychiatre américain, mort en 1953 (N.D.T.).

alors que « chacune des parties de la cervelle a une fonction spécifique ». Il ajoute : « Personne ne doit toucher à l'esprit car il mord ».

Je ne dis pas que le marin espagnol faisait la même chose avec la mer pour empêcher des types comme Colomb de découvrir du nouveau. Jamais de la vie. Je le hurle !

Tout ce qu'une personne doit faire est de regarder — là où elle est — et elle trouvera quelque chose sur l'esprit. Mais si on lui a dit que c'est très dangereux de jouer avec l'esprit et qu'elle ne sait pas que ces bêtes de mer furieuses sont en fait des choses factices destinées à préserver des réserves de pêche, elle dit alors : « Eh bien ! Je préfère ne pas regarder. Mieux vaut devenir aveugle ».

Au cours des années, j'ai appris que des gens étaient censés bricoler sur l'esprit, en dépit de leur prémisses — défaitiste — essentielle suivant laquelle le Q.I. et les caractéristiques de la personnalité sont inchangeables.

La Scientologie est ici définie comme « savoir comment savoir ». Mais on pourrait mieux la définir comme « renseignements compilés et ordonnés à votre sujet ». Elle est tout ce qui est connu sur vous depuis au moins 2500 ans. Mais elle est compilée de façon à être communicable, à être applicable et à obtenir des résultats définis. Et plus encore et par dessus tout, elle est capable de produire des changements. Elle peut créer des changements en mieux, et faire que les choses paraissent meilleures et fonctionnent mieux.

La plupart de nos données sont solidement fondées sur le fait d'avoir regardé. Et votre aptitude à connaître le sujet, c'est votre aptitude à regarder.

L'Homme, avant qu'il ne se lève et regarde pour découvrir où il est, avant qu'il ne commence à regarder dans la bonne direction, découvre qu'il est aveugle. Alors il dit : « Hé ! Attendez un peu ! » et il enlève le voile de ses yeux, jette un regard — et il continue généralement à plonger dans les complications.

Aussi n'insiste-t-on continuellement en Scientologie que sur une chose, une simplicité plus grande, qui équivaut à une communication plus grande. En impliquant quelqu'un dans une complication, nous créons un mystère. Nous plongeons l'Homme dans un sacerdoce, un culte.

La simplicité de l'observation, la simplicité de la communication elle-même et elle seule est fonctionnelle, et du fond elle tirera l'Homme jusqu'au sommet. Et la seule chose que j'essaie de vous enseigner, c'est de regarder.

CHAPITRE 10 - COMMENT VIVRE AVEC LES ENFANTS

L'adulte a certains droits sur les enfants, que les enfants et les adultes de nos jours ont tendance à ignorer. Un adulte bon, stable, portant amour et tolérance dans le cœur est à peu près la meilleure thérapie qu'un enfant puisse recevoir.

La principale chose à considérer dans l'éducation des enfants est le problème de les former sans les briser. Il vous faut élever votre enfant de telle manière que vous n'ayez pas à le contrôler, de sorte qu'il soit en pleine possession de lui-même en tout temps. De cela dépendent sa bonne conduite, sa santé, son équilibre mental.

Les enfants ne sont pas des chiens. Ils ne peuvent être formés à la façon dont on forme les chiens. Ce ne sont pas des « articles » contrôlables. Ce sont, et ne négligeons pas ce point, des hommes et des femmes. L'enfant n'est pas une espèce d'animal particulière différente de l'Homme. C'est un homme ou une femme qui n'a pas achevé sa pleine croissance.

Toute loi qui s'applique à la conduite des hommes et des femmes s'applique aux enfants.

Que diriez-vous si l'on vous tirait, si l'on vous traînait, si l'on vous envoyait à droite et à gauche et si l'on vous empêchait de faire tout ce que vous avez envie de faire ? Vous en seriez irrité. La seule raison pour laquelle un enfant « n'est pas » irrité, c'est qu'il est petit. Vous tueriez presque quelqu'un qui vous traiterait, vous adulte, avec les ordres, les contradictions et le manque de respect avec lesquels on traite la plupart des enfants. L'enfant ne rend pas les coups parce qu'il n'est pas assez grand. En revanche, il couvre de boue vos planchers, interrompt votre sieste, détruit la paix de votre maison. S'il y avait égalité en matière de droits entre vous, il ne demanderait pas cette « revanche ». Cette « revanche » est la conduite infantine courante.

L'enfant a le droit d'être autodéterminé. Vous affirmez que si on ne l'empêchait pas de ramener à lui les choses, de courir dans la rue, etc., etc., il serait blessé. Comment se fait-il que vous, adulte, laissiez cet enfant vivre dans des pièces ou dans un environnement où il peut être blessé ? C'est votre faute et non la sienne s'il casse des objets.

La douceur et l'amour de l'enfant ne sont préservés que pour autant qu'il puisse exercer son autodétermination. Interrompez celle-ci et, dans une certaine mesure, vous interrompez sa vie.

Il n'y a que deux raisons pour lesquelles on ne doit pas accorder à un enfant le droit de décider pour lui-même : la fragilité et le danger que représente son environnement, et vous, car vous le traitez de la même façon dont on vous a traité, que vous en soyez conscient ou non.

Quand vous donnez quelque chose à un enfant, c'est à *lui*. Ce n'est plus à vous. Les habits, les jouets, le logement, ce qu'on lui a donné *doit rester sous son seul contrôle*. Ainsi déchire-t-il sa chemise, met-il son lit sens dessus dessous, casse-t-il sa voiture de pompier. *Ça ne vous regarde pas*. Que diriez-vous si quelqu'un, après vous avoir donné un cadeau de Noël, vous disait jour après jour ce que vous devez en faire, et même vous punissait si vous

échouiez à en prendre soin de la manière qu'il le souhaite, lui, le donateur ? Vous démoliriez ce donateur et mettriez ce cadeau en pièces. Vous savez que vous le feriez. L'enfant ruine vos nerfs quand vous lui faites cela. C'est sa revanche. Il pleure. Il vous tourmente. Il casse vos affaires. Il renverse « accidentellement » son lait. Et il démolit exprès la possession à propos de laquelle on lui dit si souvent de faire attention. Pourquoi ? Parce qu'il est engagé dans une lutte pour conquérir son autodétermination, son droit à posséder et à faire sentir son poids sur son environnement. Cette « possession » est un autre canal par lequel on peut le contrôler. Aussi a-t-il à combattre la possession et celui qui le contrôle.

Quand vous élevez votre enfant, vous devez éviter de le « former » comme un animal social. Au départ, votre enfant est plus sociable, plus digne que vous. Au bout d'un temps relativement court, le traitement qu'il subit le refoule tellement qu'il se révolte. Cette révolte peut s'accroître jusqu'à ce qu'il soit la terreur de son entourage. Il sera bruyant, étourdi, ne prendra aucun soin de ses affaires, sera malpropre : tout ce qui, en bref, vous ennuiera. Formez-le, contrôlez-le et vous perdrez son amour. Vous avez perdu pour toujours l'enfant que vous cherchez à contrôler et à posséder.

À cela s'ajoute la question de la contribution personnelle. Vous n'avez aucun droit de refuser à votre enfant le droit d'apporter sa contribution. L'être humain ne se sent capable et compétent qu'aussi longtemps qu'on lui permet d'apporter une contribution égale ou supérieure à celle dont il est le bénéficiaire.

Un bébé contribue en essayant de vous faire sourire. Le bébé cherchera à épater. Un peu plus tard, il dansera pour vous, vous apportera des morceaux de bois, essayera de répéter vos gestes au travail pour vous aider. Si vous n'acceptez pas ces sourires, ces danses, ces morceaux de bois ou ces gestes dans l'esprit où ils sont donnés, vous avez commencé à interrompre la contribution de l'enfant. C'est alors qu'il commencera à devenir inquiet. Il traitera d'une façon étrange et à l'étourdie ce que vous possédez, dans un effort pour vous le rendre *meilleur*. Vous le grondez... Cela l'achève.

Permettez à un enfant de s'asseoir sur vos genoux. Il s'y assiera, content. Maintenant mettez vos bras autour de lui et obligez-le à rester assis là. Faites cela, quand bien même il n'essaye même pas de s'en aller. Instantanément il se tortillera. Il se débattrra pour s'éloigner de vous. Il sera en colère. Il pleurera. Rappelez-vous alors qu'il était content avant que vous ne commenciez à le retenir. (Vous devriez vraiment faire cette expérience.)

Vos efforts pour façonner, former, contrôler cet enfant réagissent en général sur lui exactement comme quand vous essayez de le retenir sur vos genoux.

Vous aurez évidemment des difficultés si votre enfant a déjà été formé, contrôlé, commandé, si on l'a privé de ses propres possessions. En cours de route vous changez de tactique. Vous essayez de lui donner sa liberté. Il se méfie tellement de vous qu'il lui faudra très longtemps pour s'y faire. La période de transition sera difficile. Mais, à la fin, vous aurez un enfant sociable, bien ordonné, plein de prévenance pour vous et, ce qui est très important pour vous, un enfant qui vous aime.

L'enfant sous contrainte, surveillé, dompté, contrôlé, a été mis volontairement dans un état d'inquiétude très nocif. Ses parents sont des entités de survie. Ils signifient pour lui

nourriture, habillement, abri, affection. Cela implique qu'il désire rester près d'eux. Il désire les aimer, naturellement, parce qu'il est leur enfant.

Mais d'un autre côté, ses parents sont des entités de non-survie. Tout son être et sa vie dépendent de ses droits à décider de ses mouvements, de ses possessions et de son corps. Les parents cherchent à interrompre cela, mus par l'idée erronée suivant laquelle un enfant est un idiot qui n'apprendrait rien s'il n'était pas « contrôlé ». Aussi doit-il éviter l'ennemi, lutter contre lui, l'ennuyer et le harceler.

Voici l'inquiétude : « Je les aime tendrement. J'ai aussi besoin d'eux. Mais leur présence entrave mes aptitudes, mon esprit, mon potentiel vital. Que vais-je faire avec mes parents ? Je ne puis vivre avec eux. Je ne puis vivre sans eux. Oh ! Mon Dieu ! Oh ! Mon Dieu ! ». Il est assis là, dans sa barboteuse, à retourner le problème dans sa tête. Ce problème, cette inquiétude vont le suivre pendant environ dix-huit ans. Et cela brisera à moitié sa vie.

Liberté pour l'enfant signifie liberté pour vous.

Abandonner les possessions de l'enfant à leur destin, c'est en fin de compte la sécurité pour celles-ci.

Quelle énorme volonté ne faut-il pas aux parents pour s'abstenir de donner à un enfant un flot de directives constantes !

Mais il faut vous y résoudre si vous désirez avoir un enfant intelligent, beau, soigneux, heureux et bien portant !

L'enfant a un devoir envers vous. Il doit être capable de prendre soin de vous, non pas en avoir l'illusion mais réellement. Et vous devez être assez patient pour le laisser prendre soin de vous, même mal, jusqu'à ce qu'il apprenne par l'expérience elle-même — et non par vos directives — comment le faire correctement. Prendre soin de l'enfant ? Non-sens ! Il a probablement bien mieux saisi que vous les situations qui se présentent.

CHAPITRE 11 - DU MARIAGE

La communication est la racine du succès conjugal à partir de laquelle une union solide peut croître, et la non-communication est l'écueil sur lequel le bateau défoncera sa quille.

En premier lieu, les hommes et les femmes ne sont jamais assez attentifs « sur qui ils se précipitent pour se marier ». En l'absence de toute formation élémentaire sur la névrose, la psychose, ou sur comment juger un bon cuisinier ou un bon salarié, cette chose délicate à gérer, perfide et pas toujours facile à identifier appelée « amour » est le seul facteur qui serve de guide dans la sélection des époux. C'est trop attendre d'une société au-dessus du niveau des fourmis d'être tout à fait fonctionnelle quand il s'agit d'une institution aussi fondamentalement inapplicable que le mariage. Ainsi n'est-il pas étonnant qu'on continue avec une telle désinvolture à mal choisir son partenaire.

Il y a pourtant des moyens non seulement de sélectionner un partenaire conjugal, mais aussi de garantir la continuité du mariage, et ces moyens sont simples. Tous dépendent de la communication.

Le mari et la femme, pour réussir leur mariage, doivent avoir quelque égalité d'intelligence et d'équilibre mental. Dans la culture occidentale, on demande aux femmes d'avoir une bonne base de connaissances scientifiques et littéraires. Il est facile de déterminer le bagage culturel d'un éventuel partenaire conjugal ; il n'est pas aussi facile d'évaluer ses aptitudes concernant le sexe, la famille ou les enfants, ou son équilibre mental.

Dans le passé, des efforts ont été faits pour déterminer l'état mental au moyen de taches d'encre, de petits cubes de bois et de tests avec des billes destinés à découvrir si cet état avait subi quelque altération. Les résultats obtenus devaient être interprétés personnellement avec une boule de cristal et ensuite réinterprétés en vue d'être appliqués.

En Scientologie, il existe un test d'évaluation de l'équilibre mental par la méthode comparative si simple que n'importe qui peut l'appliquer. Quel est le « retard de communication » de l'individu ? — Quand on lui pose une question, combien met-il de temps pour répondre ? Quand une remarque lui est adressée, combien met-il de temps pour l'enregistrer et renvoyer la balle ? La réponse prompte nous indique l'esprit rapide et en bon état, pourvu que la réponse soit conséquente ; la réponse lente indique un point situé bas sur l'échelle. Les partenaires conjugaux qui ont le même retard de communication s'entendront ; si l'un est rapide et l'autre lent, la situation deviendra insupportable pour le partenaire rapide et pitoyable pour le lent.

Réparer un mariage qui va à la ruine ne demande pas toujours l'audition des partenaires conjugaux. Il peut y avoir un autre facteur familial en cause. La situation peut être provoquée par un parent, la belle-mère par exemple. Comment résout-on ce facteur sans employer un fusil de chasse ? Une fois encore, c'est tout simple. La belle-mère, s'il y a des ennuis dans la famille, est responsable d'avoir coupé les lignes de communication ou de les avoir fait dévier.

L'un ou l'autre des partenaires est alors coupé du canal de la communication sur lequel il est branché. Il le sent et s'y oppose avec acharnement.

La rupture du mariage est très souvent imputable au facteur jalousie. La personne jalouse ne se sent pas en sécurité ; d'où sa jalousie ; la jalousie peut avoir ou ne pas avoir de fondement. Cette personne craint des lignes de communication cachées et fera n'importe quoi pour essayer de les découvrir. Cela provoque chez son partenaire le sentiment que ses lignes de communication sont coupées ; car il pense qu'il est en droit d'avoir des lignes ouvertes, alors que son partenaire conjugal insiste pour fermer beaucoup d'entre elles. Les disputes qui en résultent sont violentes ; on peut observer le fait que là où il est question de jalousie, comme dans la profession d'acteur, les compagnies d'assurances ne délivrent pas de contrat : le taux de suicides est trop élevé.

Plusieurs chapitres ne suffiraient pas pour épuiser la question du mariage, mais nous avons ici la clé d'un mariage heureux : communiquer !

CHAPITRE 12 - L'HOMME QUI RÉUSSIT

Les conditions du succès sont peu nombreuses et faciles à établir.

Les emplois ne relèvent pas vraiment des fluctuations du hasard, du destin ou de la fortune. Ceux qui attendent la chance font généralement l'expérience de la malchance. L'homme capable, seul, peut garder un emploi. On doit être capable de contrôler son travail et capable d'être contrôlé dans son travail. On doit être capable, également, de laisser certaines zones incontrôlées. L'intelligence est directement reliée aux capacités. On n'est jamais trop intelligent. Mais par contre on peut être trop stupide.

Il est possible d'être en même temps capable et intelligent et de ne pas réussir. Le secret du succès réside dans la capacité de diriger et de contrôler, non seulement les outils de sa profession, mais les gens dont on est entouré. A cette fin, il faut être capable d'un très haut niveau d'affinité, capable de tolérer des réalités solides et également de donner et de recevoir des communications.

Les composantes du succès sont donc : tout d'abord, l'aptitude à regarder en face le travail, avec joie et non avec horreur ; le désir de faire le travail pour lui-même, non parce qu'on « doit recevoir une paye ». On doit être capable de travailler sans se surmener ou sans sombrer dans un épuisement profond. Si quelqu'un ressent cela, c'est que quelque chose ne va pas. Il y a quelque élément dans son environnement qu'il devrait contrôler alors qu'il ne le contrôle pas, ou alors les blessures qu'il a accumulées sont telles qu'elles l'éloignent de tous les gens et des masses avec lesquels il devrait être en contact étroit.

Les composantes d'un travail réussi sont : une formation et une expérience dans le domaine en question, une bonne intelligence et une habileté générale, une aptitude à avoir une haute affinité, une tolérance du réel, et l'aptitude à communiquer et à recevoir des idées. Pour celui qui les possède, il ne reste qu'une mince possibilité d'échec. Armé de ces qualités, un homme peut tout ignorer des aléas de la naissance, du mariage ou de la fortune, car naissance, mariage et fortune ne sont pas capables de placer dans ses mains ces indispensables ingrédients. On peut avoir tout l'argent du monde et être encore incapable de fournir une heure de travail honnête. Un tel homme serait misérable et malheureux.

La personne qui évite soigneusement de travailler œuvre d'ordinaire beaucoup plus longtemps et plus durement que celle qui regarde joyeusement le travail en face et l'exécute. Les hommes qui ne peuvent pas travailler ne sont pas des hommes heureux.

Le travail est la donnée stable¹² de cette société. Sans quelque chose à faire, il n'y a rien pour quoi vivre. L'homme qui ne peut pas travailler est comme mort, d'ordinaire il préfère la mort et il travaille pour y arriver.

¹² **donnée stable** : donnée qui empêche que les choses soient dans la confusion et autour de laquelle les autres données s'ordonnent.

Les mystères de la vie ne sont plus désormais, grâce à la Scientologie, très mystérieux. Le mystère n'est pas un ingrédient nécessaire. Seul l'homme très aberré désire qu'on maintienne hors de son atteinte de vastes secrets. La Scientologie a taillé à travers les nombreuses confusions qui ont été érigées pour les hommes et elle a mis le cœur de ces problèmes à nu. Pour la première fois dans l'histoire de l'Homme, la Scientologie peut élever de façon prévisible le niveau de l'intelligence, augmenter les aptitudes, restituer l'aptitude à jouer un jeu, et permettre à l'Homme d'échapper à l'engrenage destructeur de sa propre incapacité. Le travail lui-même peut donc devenir un jeu, une chose plaisante et à propos.

La Scientologie nous a appris une chose très importante sur l'état d'esprit du travailleur. On pense souvent, dans cette société, qu'il travaille dans l'attente de sa paye et qu'il n'accomplit rien d'important pour l'ensemble de la société. Il y a plusieurs choses qu'on ne sait pas. Notamment combien il y a peu de bons travailleurs. Au niveau des directeurs, il est intéressant de remarquer à quel point une importante compagnie trouve précieux celui qui peut prendre en main et contrôler les tâches et les hommes. De telles personnes sont rares. Tout l'espace vide, dans la structure du monde du travail contemporain, se trouve au sommet.

Et il y a une autre chose tout aussi importante, c'est le fait que notre monde a été amené à croire, par le biais des philosophies mentales mises en place pour le trahir, que quand on meurt c'en est fini pour de bon et qu'on ne porte plus la responsabilité de rien. Il est hautement improbable qu'il en soit ainsi. On héritera demain de ce qu'on vient de quitter.

Une autre chose que nous savons, c'est que les hommes ne sont pas des accessoires. Les vieilles philosophies enseignent aux hommes que s'ils pensent qu'ils sont indispensables, ils n'ont qu'à aller faire un tour au cimetière et à regarder : ces hommes-là aussi étaient indispensables. C'est la plus sûre des sottises. Si vous regardiez réellement avec soin dans le cimetière, vous y trouveriez le mécanicien qui a mis au point les modèles d'antan et sans qui il n'y aurait pas d'industrie aujourd'hui. Il est peu probable qu'en ce moment même on accomplisse une telle prouesse. Un ouvrier n'est pas seulement un ouvrier. Un travailleur n'est pas seulement un travailleur. Un employé de bureau n'est pas seulement un employé de bureau. Ce sont des piliers vivants, qui respirent, sur lesquels la structure entière de notre civilisation est bâtie. Ce ne sont pas des rouages d'une puissante machine. Ils sont la machine elle-même.

CHAPITRE 13 - DE LA MORT DE LA CONSCIENCE

A quel moment cesse-t-on de survivre et commence-t-on à succomber ? La ligne de démarcation n'est pas la mort telle que nous la connaissons. Elle est marquée par ce que nous pourrions appeler *la mort de la conscience de l'individu*.

L'arme la plus grande de l'Homme est la raison. N'ayant pas les dents, la peau cuirassée, les griffes de tant d'autres formes vivantes, l'Homme a compté sur son aptitude à raisonner pour s'aider à survivre.

Le choix de l'aptitude à penser en tant qu'arme principale est un choix heureux. Il a valu à l'Homme le royaume de la Terre. La raison est une arme excellente. Avec ses dents, sa peau cuirassée, ses longues griffes, l'animal est pourvu d'armes qu'il ne peut pas modifier. Il ne peut s'adapter à un environnement qui change. Et il est terriblement important pour survivre de changer quand l'environnement change. Chaque espèce disparue s'est éteinte parce qu'elle n'a pas pu changer pour contrôler un environnement nouveau. La raison remédie à cet échec d'une façon remarquable. Car l'Homme peut inventer de nouveaux outils, de nouvelles armes et un environnement entièrement nouveau. La raison lui permet de changer pour s'ajuster à de nouvelles situations. La raison lui permet de garder le contrôle de milieux nouveaux.

Tout animal qui ne fait que se contenter de s'adapter au milieu est perdu. Le milieu change rapidement. Les animaux qui peuvent contrôler et changer le milieu ont la meilleure chance de survie.

Le seul moyen d'organiser un état collectiviste est de convaincre les hommes qu'ils doivent s'adapter, s'ajuster, comme des animaux, à un milieu invariable. Les gens doivent être privés du droit de contrôler, en tant qu'individus, leur milieu. On peut donc les enrégimenter et les parquer en groupes. Ils deviennent possédés, non possesseurs. La raison et le droit à raisonner doivent leur être enlevés, car le cœur même de la raison est le droit de prendre ses propres décisions à propos de son environnement.

Les éléments combattent l'Homme et l'homme combat l'homme. Le but initial des ennemis de l'Homme ou d'un homme, c'est son droit et son aptitude à raisonner. Les forces brutes et maladroitement des éléments, les orages, le froid et la nuit accablent, défient et ensuite, peut-être, écrasent la raison aussi bien que le corps.

Mais de même que l'inconscience précède toujours la mort, même par instants, de même la mort de la raison précède-t-elle la mort de l'organisme. Et cette action peut se produire sur une durée assez longue, la moitié d'une vie même, voire plus.

Avez-vous observé la grande vigilance d'un jeune homme affrontant les forces qui combattent la vie ? Et observé un autre homme âgé ? Vous découvrirez que ce qui a souffert, c'est l'aptitude à raisonner. Il a conquis de l'expérience au prix de durs efforts et, dès le milieu de sa vie, il désire poursuivre son chemin en utilisant cette expérience. C'est un truisme de dire que la jeunesse pense vite avec peu d'expérience. Et que l'âge pense lentement avec

beaucoup. La raison de la jeunesse est très loin d'avoir toujours raison, car la jeunesse s'efforce de raisonner sans données adéquates.

Supposez que nous ayons un homme qui ait conservé toutes ses aptitudes à raisonner et qui ait cependant beaucoup d'expérience. Supposez que nos barbes grises puissent penser avec tout l'enthousiasme et la vitalité de la jeunesse tout en ayant beaucoup vécu. L'âge dit à la jeunesse : « Vous n'avez pas d'expérience ! ». La jeunesse dit à l'âge : « Vous n'avez aucune imagination. Vous n'acceptez pas les nouvelles idées, vous ne les examinez même pas ! ». Évidemment, la combinaison idéale pour chacun serait d'avoir l'expérience de l'âge et la vitalité et l'imagination de la jeunesse.

Il se peut que vous vous soyez dit : « Avec toute mon expérience de maintenant, qu'est-ce que je ne donnerais pas pour un peu de mon enthousiasme de naguère ! ». Ou peut-être vous êtes-vous excusé en disant que vous aviez « perdu vos illusions ». Mais vous n'êtes pas sûr que c'étaient des illusions. L'éclat de la vie, les enthousiasmes prompts, le désir et la volonté de vivre, la croyance dans la destinée, ces choses sont-elles des illusions ? Ou sont-elles des symptômes du matériau même dont est constituée la vie ? Et leur déclin n'est-il pas un symptôme de mort ?

La connaissance ne détruit pas la volonté de vivre. La souffrance et la perte de l'autodétermination détruisent cette volonté. La vie peut être douloureuse. L'expérience est souvent douloureuse. Conserver ce que nous avons acquis par cette expérience est essentiel. Mais n'est-ce pas encore de l'expérience si la souffrance en est absente ?

Supposez que vous puissiez effacer de votre vie toute la souffrance, physique ou autre, que vous avez accumulée. Serait-il si terrible de se séparer d'un cœur brisé ou d'une maladie psychosomatique, de peurs, d'inquiétudes ou de phobies ?

Supposez qu'un homme ait la chance, avec tout ce qu'il sait, de pouvoir à nouveau regarder la vie et l'univers droit dans les yeux et dise qu'il pourrait en venir à bout. Vous rappelez-vous ce jour de votre enfance où, à votre réveil, vous trouviez des gouttes de rosée brillantes étincelant sur l'herbe, des feuilles, un soleil d'or éclairant un monde heureux ? Vous rappelez-vous combien c'était merveilleux et beau ce jour-là ? Et le premier baiser tendre ? La chaleur d'une véritable amitié ? L'intimité d'une promenade au clair de lune ? Qu'est-ce qui fait que ce monde brillant est devenu tout autre ?

La conscience du monde qui nous entoure n'est pas un absolu. On peut être plus conscient de la couleur, de la brillance et de la joie à un moment de la vie qu'à un autre. On peut sentir plus facilement la réalité éclatante des choses dans la jeunesse que dans l'âge. N'est-ce pas là quelque chose qui s'apparente à un déclin de la conscience, de la lucidité ?

Qu'est-ce qui fait que nous sommes moins conscients de l'éclat du monde autour de nous ? Le monde a-t-il changé ? Non, car chaque nouvelle génération voit l'enchantement et la gloire, la vitalité de la vie — la même vie que l'âge peut voir, dans le meilleur des cas, s'émousser. L'individu change. Et qu'est-ce qui le fait changer ? Est-ce le déclin de ses glandes et de ses nerfs ? À peine, car tous les travaux qui ont été faits sur les glandes et les nerfs — la structure du corps — ont restauré bien peu, pour autant qu'ils l'aient fait, de l'éclat de la vie.

« Ah ! Jeunesse ! Soupire l'adulte, si seulement je retrouvais ton ardeur ! » Qu'est-ce qui a réduit cette ardeur ?

Tandis que la conscience de l'éclat de la vie décline, la conscience de soi décline tout autant. La lucidité décroît exactement comme décroît la conscience. L'aptitude à percevoir le monde autour de soi et l'aptitude à tirer des conclusions exactes sur lui sont en fait une seule et même chose.

Les lunettes sont un symptôme du déclin de la conscience. On a besoin de soutenir sa vue pour faire en sorte que le monde nous paraisse plus brillant. Ne pas pouvoir se déplacer rapidement, comme on le faisait enfant, est un déclin de la conscience et de ses capacités.

L'inconscience complète est la mort. La demi-inconscience est une demi-mort. Un quart d'inconscience est un quart de mort. Et tandis qu'on accumule les souffrances qui se greffent sur la vie et qu'on ne réussit pas à accumuler les plaisirs, on perd progressivement du terrain sur le moissonneur à la faux¹³. Puis vient, enfin, l'incapacité physique à voir, à penser et à être, comme dans la mort.

Comment accumule-t-on cette souffrance ? Et si en débarrasser quelqu'un devait ramener la pleine conscience et une conception tout à fait éclatante de la vie ? Y a-t-il un moyen de s'en débarrasser ? Avec la Scientologie, la réponse est OUI.

¹³ **moissonneur à la faux** : métaphore célèbre désignant la Mort (N.D.T.).

CHAPITRE 14 - L'ACCENT SUR LES APTITUDES

Quand nous disons « la vie », nous savons tous, plus ou moins, de quoi nous parlons ; mais quand nous utilisons dans la pratique ce mot de « vie », il nous faut examiner les buts, la ligne de conduite et en particulier les formules qu'elle a développées, si nous voulons créer un jeu qui porte ce nom de vie.

Quand nous disons « la vie », nous voulons parler de compréhension ; et quand nous disons « compréhension », nous voulons dire affinité, réalité et communication. Tout comprendre serait vivre au plus haut niveau de puissance d'action et d'aptitude. La qualité de la vie existe en présence de la compréhension — en présence donc de l'affinité, de la réalité et de la communication.

Le degré d'activité de la vie est bien moindre aux niveaux du malentendu, de l'incompréhensibilité, de la maladie psychosomatique et des inaptitudes physiques et mentales. Parce que la vie est compréhension, elle s'efforce de comprendre. Quand elle se retourne et qu'elle affronte l'incompréhensible, elle se sent contrariée et frustrée. Si quelqu'un est forcé de façon obsessionnelle et sans s'en rendre compte à ne pas comprendre, alors bien sûr il est perdu. Ainsi découvrons-nous que le seul piège dans lequel la vie pourrait tomber serait de faire certaines choses sans savoir qu'elle les fait.

Il est aisé de comprendre qu'une aptitude puisse être développée, étant donné qu'en la développant on facilite la compréhension. L'aptitude dépend entièrement d'une plus grande et meilleure compréhension du champ, du domaine dans lequel on désire être plus capable. Quand quelqu'un tente de comprendre l'incapacité, son regard se fixe, cela va de soi, sur moins de compréhensibilité, moins de compréhension, et ainsi est-il bien loin de comprendre aussi bien comment les capacités s'affaiblissent qu'il comprend comment elles s'accroissent. Quand nous ne comprenons pas une aptitude, nous finissons par avoir peur de la perdre, ce qui signifie qu'on a peur de l'inconnu ou d'une chose considérée comme inconnaissable, car dans moins d'aptitudes il y a moins de connu et moins de compréhension.

Le contrôle fait partie de la compréhension et des aptitudes. Bien sûr, il n'est pas nécessaire de contrôler toute chose en tout lieu quand on l'a entièrement comprise. Cependant, une compréhension moindre des choses, et bien sûr l'idée d'avoir un jeu, exigera qu'on les contrôle. L'anatomie du contrôle est : commencer, arrêter et changer ; et cela est tout aussi important à connaître que la compréhension et que le triangle qui la compose : affinité, réalité et communication.

Médecins et infirmières dans une salle contagieuse exercent un certain contrôle sur les maladies qu'ils voient devant eux. C'est seulement quand ils commencent à se rendre compte de leur incapacité à s'occuper de ces maladies ou de ces patients qu'ils y succombent. Etant donné qu'au cours des derniers siècles, on a obtenu beaucoup de succès dans la résolution des maladies contagieuses, médecins et infirmières peuvent parcourir impunément les salles contagieuses.

Ceux qui combattent la maladie, possédant sur celle-ci un certain contrôle, n'en ont donc plus peur et elle ne peut plus les affecter. Bien sûr, il y a un niveau de compréhension du corps qui peut cependant refléter de la peur, mais cela revient au même. Les gens qui sont capables de contrôler quelque chose n'ont aucune raison d'en avoir peur et ils n'en subiront pas les effets négatifs. Les gens qui ne peuvent contrôler les choses en reçoivent les effets nocifs.

Le dénominateur commun à toutes les névroses, psychoses, aberrations et maladies psychosomatiques est : l'incapacité de travailler. Toute nation qui a un taux élevé de ces anomalies voit sa production diminuer et sa longévité réduite.

Au milieu des incapables figure le criminel, qui est *incapable* de penser aux autres, *incapable* de décider de ses propres actions, *incapable* de suivre des ordres, *incapable* de faire fructifier quelque chose, *incapable* de déterminer la différence entre le bien et le mal, totalement *incapable* de penser au futur. Tout le monde a l'une ou l'autre de ces incapacités ; le criminel les a *toutes*.

Et que fait-on du : « À quel point ça va mal » ? Eh bien ! Si, pour le résoudre, on s'appuie pendant longtemps sur les autres ou sur la force, on échouera. De son point de vue, le seul qui puisse mettre plus de vie, de compréhension, de tolérance et de compétence dans l'environnement, c'est soi-même. Rien qu'en étant à un état de plus haute compréhension, rien qu'en étant plus capable, l'individu pourrait résoudre beaucoup des problèmes et des difficultés de ceux qui l'entourent.

L'accent est mis sur les aptitudes.

CHAPITRE 15 - LES GENS HONNÊTES ONT DES DROITS, EUX AUSSI

Quand vous aurez atteint un haut niveau de compétence, vous serez le premier à insister sur vos droits à vivre avec des gens honnêtes.

Quand vous connaissez la technologie du mental, vous savez que c'est une faute d'invoquer comme arguments « les droits individuels » et « la liberté », pour protéger ceux qui ne pensent qu'à détruire.

Les droits individuels ne furent pas créés pour protéger les criminels, mais pour apporter la liberté aux honnêtes gens. Dans cette zone protégée se sont alors réfugiés ceux qui avaient besoin d'indépendance et de « liberté individuelle » pour couvrir des activités douteuses : les leurs.

La liberté appartient aux gens honnêtes. Aucun homme, s'il n'est lui-même honnête, ne peut être libre : il est dans son propre piège. Celui dont les actions ne peuvent être divulguées est prisonnier ; il doit se cacher de ses semblables et devient esclave de sa conscience. La liberté doit être méritée avant qu'une quelconque liberté ne soit possible.

Protéger les gens malhonnêtes, c'est les condamner à leur propre enfer. En confondant « les droits individuels » avec « la protection du criminel », on contribue à l'avènement d'un État d'esclaves, car là où l'on abuse de « la liberté individuelle », l'impatience se manifeste qui, à la longue, nous balaie tous. Toutes les lois disciplinaires ne visent que les rares personnes à s'égarer. De telles lois, malheureusement, lèsent et restreignent également ceux qui ne s'égareront pas. Si tous étaient honnêtes, il n'y aurait pas de menaces disciplinaires.

Une personne malhonnête n'a qu'une seule façon de s'en sortir : faire face à ses propres responsabilités dans la société et se remettre en communication avec son voisin, sa famille, le monde en général. En cherchant à invoquer ses « droits individuels » pour se garantir d'un examen de ses actes, elle réduit, dans la même proportion, le futur de la liberté individuelle ; car elle-même n'est pas libre. De plus, pour se protéger, elle contamine ceux qui sont honnêtes en usant de leur droit à la liberté.

La tête qui supporte une conscience coupable ne tient pas droite.

Et elle ne se redressera pas en cherchant à camoufler ses méfaits sous l'argument que « la liberté signifie que vous ne devez jamais me regarder ». Le droit d'une personne à survivre est en rapport direct avec son honnêteté.

La liberté pour l'Homme ne veut pas dire la liberté de nuire à l'Homme. Liberté de s'exprimer ne signifie pas liberté de nuire par des mensonges.

L'Homme ne peut être libre tant que ceux qui l'entourent sont esclaves de leurs propres terreurs.

La mission d'une société techno spatiale est de mettre l'individu dans une position subalterne et de le contrôler au moyen de la violence économique et politique. Le seul inconvénient d'un âge de machines, c'est l'individu et sa liberté.

Pour préserver cette liberté, on ne doit pas permettre aux hommes de cacher leurs mauvaises intentions sous le couvert de cette liberté. Être honnête avec soi-même et avec ses semblables, telle est la condition de la liberté individuelle.

Si un homme emploie sa propre honnêteté à protéger la malhonnêteté, alors cet homme est l'ennemi de sa propre liberté.

Nous ne pouvons vivre au soleil qu'aussi longtemps que nous ne laissons pas les actions des autres en obscurcir la clarté.

La liberté est pour les hommes honnêtes. La liberté individuelle n'existe que pour ceux qui ont la force d'être libres.

Qui punirait quand il pourrait sauver ?

Seul un fou casserait un objet auquel il tient alors qu'il pourrait le réparer.

L'individu ne doit pas mourir en cet âge de machines : droits ou pas. Étant donné leurs tout derniers outils de destruction, le criminel et le fou ne doivent pas triompher.

La personne la moins libre est celle qui ne peut pas révéler ses propres actes et qui s'insurge contre le dévoilement des actes scabreux des autres. Avec de telles gens, certains pourront construire un esclavage politique qui fera de nous tous des numéros — et des coupables — à moins que nous agissions.

Il est fascinant que le chantage et la punition soient les dominantes de toutes les opérations obscures. Qu'arriverait-il si ces deux produits n'existaient plus ? Qu'arriverait-il si tous les hommes étaient suffisamment libres pour parler ? Alors, et alors seulement, vous auriez la liberté.

Le jour où nous pourrions avoir entièrement confiance les uns dans les autres, la paix régnera sur la Terre.

CHAPITRE 16 - LE NIVEAU D'ACCEPTATION

Chacun constatera qu'on lui a soigneusement enseigné que certaines choses sont mauvaises et, par conséquent, désagréables. Puis il a bâti des résistances contre elles et, à la longue, ces résistances ont fini par éponger ces choses contre lesquelles elles étaient bâties. La résistance s'étant effondrée, un besoin s'est créé de ce contre quoi on résistait primitivement.

C'est là le mécanisme le plus perfectionné de l'univers physique au travail. Faites combattre quelque chose à quelqu'un, faites en sorte alors qu'il finisse par ne plus pouvoir se passer de ce qu'il combattait.

Vous pouvez observer en vous-même la dramatisation du niveau d'acceptation dans chaque activité de la vie. Vous pouvez comprendre alors pourquoi certaine femme ne mettra pas en ordre son salon ; cette femme n'accepte le salon que quand il est sens dessus dessous. Vous pouvez comprendre aussi pourquoi certain homme abandonne une fille charmante et qui ne cherche qu'à aider, et s'enfuit avec la bonne ou avec une prostituée ; son niveau d'acceptation était bien au-dessous de la fille charmante. Certains d'entre vous peuvent également comprendre pourquoi ils n'étaient pas acceptés dans leur famille quand ils étaient jeunes ; ils étaient trop brillants et trop gais et cela était trop au-dessus du niveau de ceux qui les entouraient. De même pouvez-vous comprendre la raison pour laquelle les journaux impriment les histoires qu'ils impriment.

CHAPITRE 17 - CONFRONTER¹⁴

Ce qu'une personne peut confronter, elle peut le résoudre.

La première étape pour s'occuper de quoi que ce soit est d'acquérir l'aptitude à lui faire face.

On pourrait dire que la guerre continue d'être une menace pour l'Homme parce que l'Homme ne peut pas la confronter. L'idée de rendre la guerre si terrible que personne ne soit capable de la combattre est exactement l'inverse de ce qu'il faut faire si l'on désire y mettre fin. L'invention de l'arc de combat, de la poudre à fusil, du canon naval lourd, des mitrailleuses, du lance-flammes et de la bombe à hydrogène ne font que renforcer la certitude que la guerre *se poursuivra*. Comme chaque nouvel élément que l'Homme ne peut confronter s'ajoute aux éléments qu'il n'a pas été capable de confronter jusqu'alors, sa capacité à s'occuper de la guerre décroît sans cesse.

Nous examinons ici l'anatomie de base de tous les problèmes. La source des problèmes, c'est l'incapacité de confronter quoi que ce soit. Qu'on applique cela aux querelles domestiques ou aux insectes, à un tas d'ordures ou à Picasso, on peut toujours attribuer le commencement de n'importe quel problème à une répugnance à confronter.

Prenons une scène de ménage. Le mari ou la femme ne peut pas confronter l'autre, ne peut pas confronter les conséquences de la Deuxième Dynamique¹⁵, ne peut pas confronter les fardeaux économiques, et ainsi avons-nous un différend domestique. Moins l'on confronte de ces choses, plus elles se transforment en problèmes.

C'est un truisme de dire qu'on ne résout rien en le fuyant. Évidemment, on devrait aussi dire qu'on ne résout jamais les boulets de canon en y exposant sa poitrine. Mais je vous assure que si personne ne se souciait de savoir si les boulets de canon sont tirés ou non, le contrôle des gens par la menace des boulets de canon cesserait.

Là-bas, à Skid Row¹⁶, où un flux incessant d'épaves humaines se déverse, ce qui occupe la police, nous ne pourrions trouver un seul homme dont les difficultés essentielles, dont la dégringolade ne puissent être attribuées d'emblée à une incapacité de confronter. Un criminel dont tout le côté droit était paralysé vint une fois me trouver. Et malgré tout cet homme gagnait sa vie, en s'approchant des gens dans les ruelles, en les frappant et en les volant. Il ne pouvait relier le fait de frapper les gens à son côté et à son bras paralysés. Depuis son enfance,

¹⁴ **Confronter** : néologisme tiré de l'anglais *to confront* : faire face sans se dérober ni éviter.

¹⁵ **Deuxième Dynamique** : impulsion à survivre par le sexe et les enfants. Les Dynamiques sont les impulsions à survivre en tant que et par soi (1ère), le sexe et les enfants (2ème), les groupes (3ème), l'humanité (4ème), toutes les formes vivantes (5ème), l'univers physique composé de matière, énergie, espace et temps (6ème), les esprits ou la pensée (7ème) et l'Être suprême, le créateur, l'infini (8ème).

¹⁶ **Skid Row** : nom donné à un quartier mal famé, fréquenté par tout le rebut de la société, principalement les alcooliques invétérés et les chômeurs à demeure. Ce mot n'a pas d'équivalent en français (N.D.T.).

on lui avait enseigné à ne pas confronter les hommes. Sa seule façon de les confronter était de les frapper, d'où sa carrière criminelle.

Plus l'horreur d'un crime est défiée par la télévision et la presse, moins la société est capable de maîtriser le crime. Plus la délinquance juvénile est présentée comme redoutable, moins la société est capable de s'en charger.

En matière d'éducation, plus un sujet est rendu ésotérique et difficile, moins l'étudiant est capable de le maîtriser. Plus un professeur présente un sujet comme trop formidable, plus l'étudiant s'en écarte. Il y avait, par exemple, d'anciennes études sur le mental en Europe qui étaient si compliquées et si incompréhensibles et qui étaient élaborées avec un tel manque de compréhension de l'Homme qu'aucun étudiant ne pouvait les confronter.

Telle est l'attitude qu'en général l'Homme d'aujourd'hui a vis-à-vis de l'esprit humain. Pendant des siècles, on a inculqué à l'Homme la croyance aux démons, aux goules et aux choses qui font irruption la nuit. Dans le sud de l'Europe, une organisation a pu s'enrichir grâce à cette terreur ; elle a rendu les démons et les diables si redoutables qu'à la longue l'Homme ne pouvait même plus affronter le fait que tous ses semblables avaient une âme. Et ainsi avons-nous pénétré dans un âge entièrement matérialiste. Avec ce fond de culture qui nous enseigne que personne ne peut confronter « l'invisible », des religions vindicatives ont cherché à s'installer aux avant-postes du contrôle. Elles ont naturellement manqué leur but et l'irréligion est devenue à l'ordre du jour, ouvrant ainsi la porte au communisme et à d'autres bêtises. Quoiqu'il puisse paraître vrai qu'on ne puisse confronter l'invisible, qui a dit qu'un esprit était toujours invisible ? Disons plutôt qu'il est impossible pour l'Homme ou pour quiconque d'autre de confronter le non-existant ; et ainsi quand on invente des dieux inexistants et qu'on leur attribue plusieurs rôles dans la société, découvrons-nous que l'Homme se dégrade au point qu'il ne peut même pas confronter l'esprit de ses semblables, et encore moins être moral.

Cette question de confronter est en soi extrêmement intéressante. En effet, certains indices montrent que l'image mentale ne se produit que quand l'individu est incapable d'en confronter les circonstances. Quand cela arrive et que l'Homme est incapable de confronter quoi que ce soit n'importe où, c'est alors qu'il a des images de chaque chose et de chaque lieu. Cela est prouvé par une expérience plutôt intéressante que j'ai faite en 1947. J'ai découvert, quoiqu'à l'époque je ne l'aie pas interprété entièrement, qu'un individu n'a plus d'images quand il peut confronter toutes les images ; ainsi, capable de confronter tout ce qu'il a fait, n'est-il plus tourmenté par ses actions passées. A l'appui de cela, on a découvert que les individus dont l'aptitude à faire face aux images progresse n'en ont finalement plus du tout. C'est là ce que nous appelons un « Clair ».

Un « Clair », dans un sens absolu, ce serait quelqu'un qui pourrait confronter absolument n'importe quoi appartenant au passé, au présent et au futur.

Pour résoudre un problème, il suffit d'accroître l'aptitude à le confronter, et quand le problème peut être totalement confronté, il n'existe plus. C'est étrange et miraculeux.

Les difficultés de l'Homme sont un amalgame de ses lâchetés. Pour avoir des difficultés dans la vie, tout ce qu'il est nécessaire de faire, c'est de tourner le dos à tout le courant de l'existence. Après quoi vous aurez des problèmes d'un ordre de grandeur insoluble. L'individu

qu'on empêche de confronter la vie développe une forte propension à avoir des difficultés avec elle.

Chez celui qui *essaye* de faire face à quelque chose qui s'écarte de lui avec insistance, on peut relever sur-le-champ différentes manifestations de nervosité. Une main nerveuse, par exemple, serait une main avec laquelle l'individu essayerait de confronter quelque chose. L'effort que nous faisons pour lui faire confronter quelque chose crée un mouvement nerveux vers l'avant ; le mouvement de recul est imputable à un refus de confronter de la part de la main. L'erreur de base, bien sûr, vient du fait qu'on confronte *avec* la main.

Le monde ne brille jamais pour ceux qui ne peuvent le confronter. Tout est d'un gris triste pour une armée vaincue. Si quelqu'un vous dit que « là-bas tout est mauvais », c'est qu'il s'efforce de vous empêcher de confronter quelque chose et ainsi vous amène-t-il à vous retirer de la vie. Lunettes, crispations nerveuses, tensions, tout dérive d'une répugnance à confronter. Quand l'engouement à confronter est rétabli, ces infirmités tendent à disparaître.

CHAPITRE 18 - QUAND VOUS METTEZ DE L'ORDRE

Dès que vous commencez à introduire de l'ordre dans quelque chose, le désordre remonte à la surface et s'échappe. Par conséquent, les efforts pour mettre de l'ordre dans la société ou dans n'importe quelle partie de celle-ci produiront chaque fois du désordre pendant un certain laps de temps.

La solution, c'est de continuer à mettre de l'ordre ; et bientôt le désordre est parti ; et il vous reste une activité ordonnée. Mais si vous *détestez* le désordre et que vous vous contentez de le combattre, n'essayez jamais de mettre quoi que ce soit en ordre, car le désordre qui en résultera vous rendra à moitié cinglé.

C'est seulement si vous pouvez ne pas tenir compte du désordre et comprendre ce principe que vous pouvez avoir un monde qui fonctionne.

CHAPITRE 19 - DU CARACTÈRE HUMAIN

Jadis, connaître son caractère était pour l'Homme un fait désagréable, étant donné que les gens cherchaient à le contraindre à obtenir cette connaissance uniquement à coups de condamnations. Il résistait à ce qu'il était, et il devenait ce à quoi il résistait ; et, pris dans un engrenage destructeur, il descendait de plus en plus bas. Si jamais un homme devait se rendre compte avec précision de ce qu'il est, s'il devait se rendre compte de ce que d'autres gens ont cherché à faire de lui, s'il pouvait acquérir cette connaissance avec une certitude totale, aucune chaîne ne serait assez forte pour empêcher son évasion ; car son étonnement serait tel qu'il braverait des bêtes sauvages, des dieux et Lucifer lui-même pour devenir quelque chose de meilleur que ce qu'il a aperçu dans son propre cœur.

La seule tragédie dans tout cela, c'est qu'il a manqué à l'Homme une méthode quelconque pour se mesurer lui-même avec certitude de façon à savoir ce qu'il essayait d'améliorer.

L'impulsion fondamentale de l'Homme est de produire un effet.

Chez les êtres relativement hauts de ton¹⁷, la fine fleur de l'Humanité et au-dessus, la tendance est de produire quelque chose à partir de rien. On ne peut produire un effet créateur qu'en faisant en sorte que ce qui n'est rien devienne quelque chose.

Plus bas sur l'Échelle des Tons¹⁸, l'effet le plus désiré est de faire un rien à partir d'un quelque chose. La moyenne générale des hommes occupe cette zone de l'Échelle.

L'Homme situé sur l'un des niveaux inférieurs se consacre entièrement aux seuls buts du corps. Le corps, pour exister, doit faire un rien à partir d'un quelque chose. A titre d'illustration la plus simple, citons le manger en tant que but. Il se peut que manger soit nécessaire à la vie, comme il se peut que ça ne le soit pas ; il est possible que manger ne soit même pas nécessaire pour le corps. En Para Scientologie¹⁹, il y a quelque preuve que l'estomac a produit une fois une énergie vitale suffisante pour animer le corps sans aucune « nourriture », mais le corps de l'Homme et des bêtes en général n'est pas équipé de la sorte aujourd'hui, et de cela nous sommes tout à fait certains.

L'unique effort du corps pour créer quelque chose à partir de rien réside dans le sexe, et dans notre culture contemporaine, le sexe est une chose dégradée et mauvaise qui doit être tout au plus cachée, et les bébés quelque chose à ne pas avoir mais à empêcher. Ainsi, même le sexe a-t-il été mis en parallèle avec l'impulsion de faire passer un quelque chose à un rien.

¹⁷ **hauts de ton** : voir glossaire.

¹⁸ **Échelle des Tons** : échelle des états émotifs qui vont de la mort (en bas) à l'enthousiasme (en haut) en passant par l'apathie, le chagrin, la peur, l'hostilité cachée, la colère, l'antagonisme, l'ennui, le conservatisme, la gaieté. (Des états émotifs existent en fait au-dessus et au-dessous des précédents.)

¹⁹ **Para-Scientologie** : toute partie de la Scientologie qui dépasse la réalité de l'individu à un moment donné.

De même que le corps en mangeant cherche à réduire à rien quelque chose, de même l'Homme cherche-t-il habituellement dans sa conversation, dans ses relations interpersonnelles, à réduire à rien l'amitié, les relations, lui-même, l'art et tout le reste. Il accepte avec beaucoup plus d'empressement une déclaration ou une nouvelle qui réduit quelque chose à rien qu'il n'accepte une nouvelle qui élève quelque chose qui n'est relativement rien à une chose d'un niveau plus élevé. Ainsi découvrons-nous que les réussites scientifiques utiles à l'Homme occupent la dernière page des journaux, tandis que les histoires de meurtres, d'alcôve, les guerres et les fléaux obtiennent la première page.

L'Homme, sous sa forme actuelle, est maintenu sur la route de la survie par sa culture seule. Celle-ci a été mise en branle au moyen de la force brutale. La masse des hommes survit contre leur propre volonté. Ils travaillent contre leurs propres désirs, et ils cherchent partout où c'est possible et de façon camouflée à succomber.

L'univers physique pourrait être appelé un univers d'amour et de haine ; ce sont là ses deux caractéristiques les plus éminentes ; aucune n'atteint une très grande hauteur, bien qu'on affirme beaucoup que l'amour est tout et que l'amour est haut sur l'échelle des tons, ce qui n'est pas le cas.

Pour vivre, l'Homme doit manger. Chaque fois qu'un homme mange, peu importe la bonté de son cœur ou ses dispositions, quelque chose doit être mort ou doit mourir, quand bien même il ne s'agit que de cellules. Pour manger, donc, on doit être capable de provoquer la mort. Si manger est motivé par la mort, alors votre digestion sera bonne dans la mesure où l'on vous permet de tuer. Les digestions sont mauvaises dans cette société. Tuer est fui comme la peste d'une façon camouflée et dégradée, et l'Homme ne mange que ces choses non seulement qui ont été tuées ailleurs et hors de sa vue, mais encore dont il s'est assuré par la cuisson brûlante qu'elles étaient bien mortes. Tuer même la nourriture est aujourd'hui trop au-delà des possibilités de la majorité des gens de notre culture.

On pourrait dire que les caractéristiques de l'amour sont : ne-pas-tuer, ennuis d'estomac, faim mais sans pouvoir manger, travailler, flux, lourde insistance mise sur l'affinité, la réalité et la communication, et sexe inhibé. On peut dire que la haine, personnalisée, caractérise, du moins au niveau de la pensée, tuer, ennuis d'intestins, faim mais se cache pour manger, ne pas travailler, s'accrocher, affinité, réalité, communication simulées et sexe imposé. Ces caractéristiques dessinent deux classes de personnalités. Beaucoup de gens sont un mélange des deux.

La pensée, chez l'Homme, est en grande partie provoquée par un impact et elle n'est pas libre. C'est un effort pour savoir avant de savoir, c'est-à-dire pour prévenir le futur. Aller dans le passé consiste simplement à essayer de récupérer la connaissance que nous ont valu la force et l'impact et que nous conservons ensuite, puis à s'en rappeler à temps pour empêcher que ce qui a déjà eu lieu se reproduise. « Si j'avais su... », entend-on fréquemment. Les choses vont si mal que l'Homme désire savoir avant de regarder quoi que ce soit, car dans son état de dégradation il est dangereux non seulement d'employer la force, non seulement d'employer l'émotion, non seulement de penser, mais aussi de percevoir les choses qui le font. D'où la prédominance des lunettes dans cette société.

Le corps — et cela signifie, bien sûr, l'Homme de cette culture — doit trouver une explication à tout. Ce qui en a le plus, c'est le corps. Telle que l'Homme l'interprète, raison vaut pour explication, et il pense qu'il doit justifier sa conduite et chaque action qu'il entreprend. L'Homme croit qu'il doit avoir la force alors qu'il la reçoit, qu'il ne doit pas percevoir ou être perçu, qu'il doit tuer mais ne pas l'être, qu'il ne doit pas avoir d'émotion, qu'il doit être capable de causer des destructions sans en subir. Il ne peut supporter aucune souffrance ; il doit fuir le travail et affirmer que tout travail qu'il fait a un but défini. Tout ce qu'il voit, pense-t-il, doit avoir été créé par quelque chose d'autre et il ne doit pas créer lui-même. Toute chose a été créée avant qu'il la crée lui-même. Toutes les choses doivent être basées sur des choses antérieures. Ainsi fuit-il la responsabilité de tout ce qu'il fait et de toute destruction qu'il pourrait créer.

Cet animal s'est pourvu d'armes de destruction bien supérieures à ses armes de guérison et, dans cette dérision basse de ton, il gémit et plaide qu'il est sain et plein de piété, mais néanmoins il ne connaît pas le sens du mot éthique et ne suit que des coutumes. Il est un animal de viande, une chose emprisonnée dans la camisole de force de la puissance policière, obligé de survivre, obligé de rester sous contrôle, obligé de faire son devoir et de l'accomplir le plus souvent sans joie et — le pauvre ! — sans même réellement souffrir. C'est un animal de viande, quelque chose destiné à être mangé. S'il désire être aidé, il doit apprendre où il en est et trouver mieux.

À notre époque, la lâcheté est une attitude sociale acceptée ; l'abnégation, le plus approprié des savoir-vivre ; l'indécence cachée, la méthode adéquate de survie.

Il se peut que mes déclarations sur ce sujet n'emportent pas une adhésion totale. Par bonheur, bien que ces données soient basées sur une vaste expérience de l'Homme, portant particulièrement sur les dernières années aussi bien que sur l'époque de la terrible et cataclysmique guerre, il n'est pas nécessaire de les défendre, car en Scientologie, nous possédons des procédés qui par leur efficacité montrent bien la précision de ces observations sur le caractère humain.

CHAPITRE 20 - PASSÉ, PRÉSENT ET FUTUR

C'est une règle fondamentale qu'une personne psychotique s'intéresse au passé, qu'une personne névrotique est tout juste capable de se maintenir dans le présent et qu'une personne équilibrée s'intéresse au futur.

Cette classification pourrait être plus spécifique si l'on se rendait compte que le névrosé est tout juste capable de confronter le présent, alors que la personne très très équilibrée le confronte totalement et n'a que peu d'intérêt pour le futur, maniant avec suffisamment de compétence le présent pour laisser le futur prendre soin de lui-même. Regarder dans le passé et regarder dans l'extrême futur sont des efforts analogues pour éviter le temps présent et pour regarder partout plutôt qu'en un endroit précis.

Nous connaissons des gens qui répondent tout à fait à côté de la question quand on les interroge ; consultez-les sur le temps, ils vous parlent d'un météorologue. L'incapacité à *regarder* quelque chose se manifeste tout d'abord quand on pense avant de regarder, puis on évite de plus en plus de regarder la vraie cible jusqu'à ce qu'elle soit entièrement cachée sous un embrouillamini de complications.

Éviter la réalité, ce n'est rien d'autre qu'éviter le temps présent.

L'individu qui se refuse à regarder l'univers physique doit regarder soit devant lui dans le futur soit derrière lui dans le passé. L'une des raisons pour lesquelles il doit le faire, c'est avant tout une pénurie d'action dans le présent ; puis cette soif d'action se développe en une incapacité d'agir, l'individu décide que le statu quo doit être maintenu, et il cherche à entraver toute action. Cela s'applique également à la souffrance. Les gens qui sont quelque peu hors du temps présent ont une peur horrible de la souffrance ; et ceux qui sont tout à fait hors du présent — c'est le cas du psychotique — ont une répulsion indescriptible pour la souffrance. La personne entièrement dans le temps présent n'attache pas beaucoup d'importance à la souffrance.

Le refus de travailler est un symptôme probant de l'état de décadence d'une personne. Toutes les personnalités aberrées ont deux dénominateurs communs : l'horreur du travail et l'horreur de la souffrance. Les gens qui ne sont que légèrement hors du temps présent, c'est-à-dire les gens qualifiés « d'équilibrés » ont déjà commencé à s'excuser de travailler, étant donné qu'ils travaillent pour une récompense finale et qu'ils ne considèrent plus que c'est le produit de l'effort et la réalisation de projets qui constituent par eux-mêmes une récompense suffisante. Ainsi, l'énergie déployée exige-t-elle pour tout salaire un tissu de gratitude et d'admiration. La gratitude que réclament les parents rejait souvent sur la personne sévèrement aberrée à qui l'on fait sentir qu'elle ne pourra jamais « rembourser » les énormes faveurs dont ses parents l'ont gratifiée en travaillant pour elle. En fait, ils n'ont pas besoin d'être payés car, franchement, si ce travail d'éducation ne contient pas en lui-même sa récompense, aucun argent ne saurait le payer ; en d'autres termes ils ne pourraient pas l'accepter.

Prenez une personne extrêmement équilibrée et dans le temps présent ; remplacez son intérêt pour le présent par un intérêt écrasant pour le futur, et vous remarquerez un déclin de son équilibre mental. Cet intérêt nouveau pour le futur dégénérera en calculs minutieux destinés à éviter d'éventuelles embûches puis, à la suite d'incidents douloureux, en une fuite éperdue du futur. Enfin, son attachement au présent ne sera plus que ténu et plein d'appréhension et, finalement, ce sera une fuite à la fois du futur et du présent, accompagnée d'un retour au passé. Nous avons alors l'état psychotique.

On s'accroche aux choses du passé en vertu du postulat qu'elles ne doivent plus se produire dans l'avenir. Cela « colle » la personne dans le passé.

L'inaction, l'indécision d'aujourd'hui n'est que la peur des conséquences de demain. En Scientologie, on peut pallier cette condition ; l'individu pourra alors plus facilement faire face au temps présent.

CHAPITRE 21 - JOUER LE JEU

Jouer un jeu est la plus haute activité. Quand on est haut de ton, on sait qu'on est devant un jeu. A mesure qu'on dégringole l'échelle des tons, on devient de moins en moins conscient du jeu.

La plus grande aptitude de la pensée est la DIFFÉRENCIATION. Aussi longtemps qu'on peut différencier, on est équilibré mentalement. A l'opposé, nous avons l'IDENTIFICATION.

La définition légale de l'équilibre mental est « aptitude à discerner le juste de l'erroné ».

Par conséquent, la plus grande aptitude quand on joue un jeu serait l'aptitude à connaître les règles de ce jeu particulier, les droits et les interdictions. Comme ce sont là des considérations et comme le jeu lui-même est une considération, l'action de jouer le jeu requiert une grande habileté à différencier, et particulièrement à connaître les règles, les droits et les interdictions.

Quand un individu est enclin à identifier, il ne peut plus faire la différence entre les droits et les interdictions. Les droits deviennent des interdictions et les interdictions des droits. Voilà le criminel.

Le criminel ne peut pas jouer le jeu de la société. Il joue, par conséquent, le « jeu » appelé « gendarmes et voleurs ».

La personne qui identifie fortement n'est pas nécessairement criminelle, mais elle a certainement du mal à jouer le jeu de la société. Au lieu de le jouer, elle est « fatiguée », elle « tombe malade ». Ces choses lui arrivent parce qu'elle ne veut pas jouer le jeu social. Elle a son « jeu » : « l'hypocondrie ».

Si, maintenant, vous avez une culture qui joue un jeu de non-jeu pour tout le monde, qui n'a elle-même aucun jeu à fournir à chacun, un gouvernement obsédé par l'idée d'empêcher chacun de jouer le jeu qu'IL désire jouer, il en résultera toutes sortes de maladies curieuses, telles que celles décrites par des idéologies comme le capitalisme ou le communisme. Le jeu tout entier du gouvernement serait : « Arrêtez de jouer VOTRE jeu ». Le degré d'équilibre mental du gouvernement dépend du degré de participation intense et active qu'il vous accorderait dans son jeu, votre jeu.

Mais si les gens qui ne peuvent jouer le jeu ne peuvent différencier, de même une personne équilibrée pourrait être dans la confusion si elle devait participer à un jeu qui ne consisterait pas à différencier et dans lequel les droits et les interdictions seraient mal délimités. Ainsi un gouvernement sans code précis et exact, sans jurisprudence, découvrirait-il chez ses citoyens, quel que soit leur niveau d'équilibre mental, une incapacité à jouer le jeu.

Ainsi le jeu peut-il être dément et les joueurs normaux, ou les joueurs déments et le jeu normal. Chacune de ces conditions influencerait sur l'autre. Quand les joueurs et le jeu sont tous déments, ce qui résulte des deux déséquilibres ci-dessus est tout ce qu'on voudra à l'exception d'un jeu. C'est le chaos.

Comme exemple pratique d'incapacité à différencier, considérons les gens qui ne voient rien de mal dans les propos calomnieux. Ce sont des gens qui ne font pas de différences. Ils ne différencient pas. Ils ne différencient pas parce qu'ils ne voient pas de jeu. Ils ne voient pas de jeu parce qu'ils ne peuvent pas jouer de jeu. Ou, accoutumés à une structure sociale qui ne distingue pas les droits des interdictions, ils n'ont plus de critère.

CHAPITRE 22 - LA LIBERTÉ ET LES PIÈGES

En Grèce, à Rome, en Angleterre, dans l'Amérique coloniale, en France et à Washington, on a beaucoup discuté de liberté. La liberté est apparemment quelque chose de très recherché. En effet, chaque nation, chaque peuple semble viser la liberté. De même, si nous réhabilitons les aptitudes d'une personne, nous devons restaurer sa liberté. Si nous ne la restaurons pas, nous ne pouvons réhabiliter ses aptitudes. Le lutteur qui tend ses muscles, le conducteur crispé, le jockey en action, avec des réflexes rouillés, ne sont pas capables. Ils le deviennent quand s'accroît leur liberté, que leur tension se relâche et qu'ils communiquent mieux avec le milieu ambiant.

L'ennui principal avec la liberté, c'est qu'elle n'a pas d'anatomie. Ce qui est libre est libre. Vous n'y trouverez pas de fils, d'intermédiaires, de détours ou de barrages ; c'est simplement libre. Il y a autre chose qui se rapporte à la liberté et qui nous intéresse intensément : c'est qu'on ne peut pas l'effacer.

Il se peut que vous ameniez l'attention de quelqu'un à se concentrer sur quelque chose qui n'est pas libre et que vous le poussiez ainsi à croire que la liberté n'existe pas, mais cela ne signifie pas que vous ayez effacé la liberté de l'individu. Pas du tout. Toute la liberté qu'il n'a jamais eue est toujours là.

En outre, la liberté n'a pas de quantité, et par définition elle n'a ni localisation dans l'espace ni temps. Ainsi voyons-nous que l'individu (l'âme, l'esprit) est potentiellement la chose la plus libre qui puisse exister. Ainsi l'Homme met-il toute son attention sur la liberté.

Mais si la liberté n'a pas d'anatomie, alors veuillez nous expliquer comment on va atteindre quelque chose qu'on ne peut expliquer pleinement. Si quelqu'un parle de la « route vers la liberté », il parle d'une voie linéaire. Elle doit donc avoir des limites. S'il y a des limites, il n'y a pas de liberté.

Parlez à quelqu'un qui travaille de 8h du matin jusqu'à 5h du soir, qui est sans buts, sans futur, sans foi dans son employeur ni dans ses buts, qui est forcé par des échéances fixes, son loyer et autres barrières économiques, à investir la totalité de son salaire dès qu'il l'a reçu, et vous aurez un individu qui a perdu la notion de liberté. Son attention est si totalement fixée sur les barrières que la liberté se définit pour lui en termes de barrières moindres.

Les gens vivent dans la stupidité, ignorant tout dans la plupart des cas des désastres, jusqu'à ce que le désastre se soit produit. Le fermier du Middle-West a une phrase pour ça : « Verrouille la porte après qu'on a volé le cheval ». Il faut que le désastre arrive pour apprendre aux gens qu'il existe. C'est l'éducation par la souffrance, par le choc, par la punition. En conséquence, une population confrontée à un désastre-surprise qui raserait le globe terrestre n'aurait aucune chance d'en apprendre beaucoup sur celui-ci avant qu'il ait été rasé. Ainsi, s'ils mettent l'accent sur l'apprentissage par l'expérience en vue d'empêcher un tel désastre, l'occasion d'apprendre ne se réalisera jamais. Si aucune bombe atomique d'aucune sorte n'avait été lâchée au cours de la Deuxième Guerre mondiale, il est probable que la

fission atomique ne causerait pas le moindre souci, même si l'on avait pu fabriquer une bombe capable de faire sauter la planète sans jamais l'utiliser contre l'Homme. Puis on l'aurait utilisée et ainsi on aurait détruit la Terre.

Si une personne ne sait pas ce qu'est un tigre, et que nous désirions lui prouver qu'aucun tigre n'existe, nous aurons quelque difficulté. Nous avons ici un exemple de liberté vis-à-vis des tigres, dans lequel la personne ignore tout à leur sujet. Avant qu'elle puisse comprendre ce qu'est l'absence de tigres, elle doit comprendre ce qu'est la présence de tigres. Nous appelons ce procédé d'apprentissage « l'expérience ».

Si nous voulions utiliser des méthodes d'éducation pour savoir quoi que ce soit, il faudrait donc connaître également son opposé. Le contraire d'un tigre existe probablement dans la jungle malaisienne où il y en a tellement que leur absence serait, en effet, une nouveauté. Un pays qui est totalement infesté de tigres ne peut pas comprendre du tout l'idée suivant quoi il n'y a pas de tigres. En certains endroits du monde, pour donner à une population vivant dans une zone infestée de tigres une petite idée de ce que pourrait en être l'absence, il faudrait déployer une grande somme d'arguments.

Comprendre la liberté, donc, est assez compliqué pour des individus qui, ne la possédant pas, ont évidemment peu de chance de la comprendre.

Mais l'opposé de la liberté est l'esclavage et chacun sait cela — n'est-ce pas ? Je ne pense pas que ces deux choses forment une dichotomie. La liberté n'est pas le positif d'une condition dont l'esclavage serait le négatif, à moins que nous ayons entièrement affaire à un système politique. Quand nous avons affaire à l'individu, une meilleure terminologie ainsi qu'une plus grande compréhension de l'anatomie de la liberté négative sont nécessaires.

La liberté négative est la prise au piège. La liberté est l'absence de barrières. Moins de liberté est la présence de barrières. Une liberté entièrement négative serait l'omniprésence de barrières. Une barrière est matière ou énergie ou temps ou espace. Plus la matière, l'énergie, l'espace ou le temps assument le commandement de l'individu, moins cet individu a de liberté. Le terme de prise au piège désigne très bien cet état de choses, étant donné que l'esclavage implique une intention et que la prise au piège pourrait être considérée presque sans intention. La personne qui tombe dans une fosse à ours peut ne pas avoir eu l'intention d'y tomber du tout, et une fosse à ours peut ne pas avoir été conçue pour qu'une personne y tombe. Néanmoins, une prise au piège a eu lieu. La personne se trouve dans la fosse à ours.

Si l'on veut comprendre l'existence et la série de malheurs qui l'accompagnent, il faut comprendre la prise au piège et ses mécanismes.

En quoi une personne peut-elle être prise au piège ? Principalement et avant tout, elle peut être prise au piège des idées. Étant donné que liberté et aptitude sont quelque peu synonymes, la première et la plus essentielle des prises au piège, c'est de croire qu'on est frappé d'incapacité. J'ose dire que, chez les humains, il est arrivé que quelqu'un ait été assis sur un terrain plat et nu, convaincu qu'il était entièrement cerné de palissades.

Penchons-nous sur l'épisode des pêcheurs du lac Tanganyika, mentionné dans *Self-Analyse*²⁰. Les brûlants rayons du soleil, sous le ciel équatorial, percent les eaux du lac. Les indigènes attachent de nombreuses lames de bois à une longue corde. Ils prennent les deux extrémités de cette corde et la mettent dans des canoës, puis ils pagayent en direction du rivage, la corde tendue entre eux. Le soleil brillant à la verticale projette les ombres de ces barres au fond du lac, et ainsi une cage d'ombres avance-t-elle sur les fonds. Les poissons, voyant cette cage se resserrer sur eux, cette cage qui ne se compose de rien d'autre que d'absence de lumière, se débattent avec frénésie dans les hauts-fonds où ils ne peuvent plus nager ; ils sont alors capturés, enlevés dans des paniers et cuits. Leur seule terreur était provoquée par des ombres.

Quand nous quittons le domaine de la mécanique, nous ne nous sentons plus sur un terrain solide. L'idée que les idées aussi peuvent être solides et pénétrantes est étrangère à la plupart des hommes.

Aussi, en tout premier lieu, avons-nous l'idée. Viennent ensuite, produits eux-mêmes de l'idée, les mécanismes bien visibles de la prise au piège dans la matière, l'énergie, l'espace et le temps.

L'anatomie de la prise au piège est intéressante, et l'on connaît maintenant la raison pour laquelle les gens se font prendre, et en fait tout le mécanisme de la prise au piège. En Scientologie, une grande série d'expériences fut entreprise pour déterminer les facteurs qui faisaient tomber les gens dans un piège, et on a découvert que la réponse au problème tout entier était la communication réciproque.

En gros, les lois de celle-ci sont : la fixation se produit en présence d'une communication à sens unique. La prise au piège se produit seulement quand on n'a pas donné ou reçu de réponse aux choses qui nous prennent au piège.

On pourrait dire que toute la prise au piège consiste en l'attente d'une réponse.

La prise au piège est l'opposé de la liberté. La personne qui n'est pas libre est piégée. Elle peut l'être par une idée, par la matière, l'énergie, l'espace, le temps, par tous ces éléments. Plus profondément une personne est piégée, moins elle est libre. Elle ne peut pas changer, elle ne peut pas bouger, elle ne peut pas communiquer, elle ne peut ressentir ni affinité ni réalité. On pourrait dire que la mort elle-même est le piège ultime de l'Homme, car quand un homme est tout à fait piégé, il est mort.

Les composants de la liberté, tels que nous les constatons de prime abord sont donc : l'affinité, la réalité et la communication qui, réunies, forment la compréhension. Une fois la compréhension atteinte, la liberté l'est aussi. Quand un individu est complètement empêtré dans le mécanisme du piège, il est nécessaire de lui rendre les moyens de communiquer suffisamment, afin qu'il puisse accéder à une meilleure compréhension. Une fois cela réalisé, le piège saute.

²⁰ **Self-Analyse** : ouvrage de L. Ron Hubbard, disponible en téléchargement sur le site « stss.nl ».

Il est possible à l'individu d'atteindre une plus grande liberté. Qu'il soupçonne un tant soit peu son existence, et son désir de s'en procurer davantage se manifestera. La Scientologie tire l'individu des pièges les plus grossiers. Il peut alors atteindre de plus hauts niveaux de liberté.

CHAPITRE 23 - LA JUSTICE

Qu'est-ce que la justice ?

« On n'arrache pas la clémence à quelqu'un ; elle s'égoutte du ciel comme une douce pluie... » peut être poétique mais n'est pas concluant. Cela démontre, cependant, que même à l'époque de Shakespeare, les hommes étaient désemparés par cette question de la justice, de l'injustice, de la sévérité et de la clémence.

Les gens considèrent qu'une action est injuste ou qu'elle est juste. Qu'entendent-ils par là ? Néanmoins, à moins de comprendre cela exactement, nous ne pouvons certainement pas nous mettre à évaluer les actions des individus, des communautés et des nations. Car, en l'absence de cette aptitude à évaluer surviennent des incompréhensions qui ont conduit, par le passé, à des relations personnelles agressives et, sur la scène internationale, à la guerre. Un individu ou une nation ne comprend pas ou se refuse à comprendre les mesures prises par un autre ; ou ils sont impuissants à se mettre au diapason du système auquel les autres sont habitués, et il en résulte le chaos.

En Scientologie, nous avons créé les définitions suivantes :

JUSTICE : administration impartiale des lois du pays calquée sur la manière dont les gens conçoivent le rapport sévérité-clémence.

LOIS : code des conventions, cristallisant les coutumes et représentant les nécessités de la conduite auxquelles les gens croient.

CLÉMENCE : adoucissement du niveau de discipline toléré par les gens et nécessaire selon eux pour garantir leur sécurité mutuelle.

SÉVÉRITÉ : accroissement de cette discipline que les gens croient nécessaire pour garantir leur sécurité.

INJUSTICE : échec à administrer les lois existantes.

ÉQUITÉ : toute procédure civile tenant les citoyens responsables les uns envers les autres, qui fournit aux gens des décisions en accord avec ce que la majorité en attend dans de tels cas.

DROITS : privilèges du citoyen selon les codes existants.

Quand les lois ne sont pas tirées des coutumes ou quand une nouvelle loi contrevient à une vieille loi qui n'a pas été résiliée, la loi formulée avec précision devient embrouillée et l'injustice est dès lors inévitable.

La justice doit nécessairement se fonder sur une loi codifiée ou une coutume suivie par la majorité.

C'est seulement quand on observe ces définitions que la jurisprudence devient possible. Les tribunaux, les législatures et la législation s'embrouillent, étant donné que rien n'est possible en l'absence d'une compréhension de tels principes.

Les lois qui ne dérivent pas d'un consensus social que nous appelons coutume sont non exécutoires, à moins qu'il y ait alors un accord global suivant quoi la société les considère comme coutumières. Peu importe combien on engage de policiers, peu importe la pureté de la prose avec laquelle la législation est écrite, peu importe les signatures apposées sur le document exécutoire, le public n'obéira pas à ces lois. De même, quand un gouvernement prend des mesures qui méconnaissent certains us et coutumes des gens et qu'il se refuse à les mettre en vigueur, il provoque alors au sein de la population des troubles relatifs à ce sujet. Considérons n'importe quel conflit entre le gouvernement et le peuple, nous découvrons qu'il dérive justement de la violation de ces principes.

Pour que règne la paix, il faut qu'une nation puisse comprendre les difficultés d'une autre nation. Quand une nation n'est plus à même de comprendre les mobiles et la justice qu'une autre nation juge nécessaires, une tension naît, qui ne conduit que trop souvent à la guerre.

Chaque fois qu'il y a une agitation populaire excessive contre un gouvernement, ce dernier se doit alors d'agir contre le peuple. Si un gouvernement agit en adversaire de son peuple et non en membre d'une même équipe, il apparaît clairement que de nombreux points existent dans les codes de lois du pays qui violent les coutumes du peuple. Chaque fois que cela se produit, il en résulte du désordre.

La justice, c'est cela.

CHAPITRE 24 - LE VOCABULAIRE DE LA SCIENCE

Dans tous les systèmes scientifiques existent certains termes spéciaux qui agissent comme supports de la communication, et quand une personne ne connaît pas bien ces mots, elle a des difficultés avec la science elle-même. J'ai vu le doyen d'une science incapable d'en comprendre les derniers développements, parce que, pour commencer, il n'en avait jamais possédé la nomenclature. Il ne savait pas exactement ce qu'était l'unité de chaleur anglaise, ou quelque chose d'approchant. Plus tard, donc, quand il s'attaque à quelque problème vaste et compliqué, cette donnée tout à fait instable continue à vagabonder dans sa tête, elle s'embrouille, elle se mélange aux autres données. Et c'est seulement parce qu'il n'a pas compris au commencement le sens du *terme*.

C'est pourquoi quand vous apprenez les signaux de sémaphore, quand vous apprenez le morse, quand vous apprenez le babil enfantin, quand vous vous familiarisez avec n'importe quel sujet particulier, vous devez être versé dans sa terminologie. Votre compréhension en augmente alors. Sinon, elle est bloquée par ces mots qui cliquettent autour de vous et qui ne se rattachent à rien. Si vous savez vaguement que tel ou tel mot existe et que vous n'avez cependant aucune compréhension définie de sa signification, il n'a de place nulle part. Ainsi, la mauvaise compréhension d'un mot peut-elle provoquer un désordre dans le sujet. C'est là la grande confusion initiale qui s'est glissée dans la compréhension que l'Homme a du mental.

Il y a eu tellement de mots attribués aux différentes parties du mental qu'on serait confondu si l'on se contentait de les inscrire dans un catalogue. Prenez, par exemple, le bagage et la technologie considérables de la psychanalyse. Matériaux excessivement compliqués, dont la plus grosse part est purement descriptive ; dont une petite part, le censeur, le ça, le moi, l'alter ego et Dieu sait quoi constitue une terminologie de l'action. La plupart de ces matériaux sont juxtaposés, chacun ayant son sens spécifique. Mais les praticiens qui ont commencé à étudier cette science connaissaient mal les bases des sciences exactes. En d'autres termes, ils ne leur avaient pas emprunté leurs schémas. Et dans les sciences humaines, ils pouvaient être aussi négligents qu'ils le désiraient avec leurs mots, parce qu'on ne s'attendait pas à ce qu'elles soient précises ou exactes — ce n'est pas une critique — cela signifie seulement que votre maîtrise du langage pouvait être moindre.

Quand ils entreprirent l'étude de Freud, ils constatèrent cette chose intéressante : chez l'un, le « ça » était une chose et chez l'autre, c'en était une autre. Et l'alter ego était tantôt ceci, tantôt cela. La confusion des termes, à elle seule pratiquement, a contaminé toute la psychanalyse.

En fait, la psychanalyse est aussi facile à comprendre, sans doute, que le japonais. Le japonais est un langage de bébé : très très dur à lire, très très facile à parler. Si vous pouvez imaginer une langue qui vous dit quel est le sujet, quel est le verbe, quel est l'objet chaque fois que vous l'employez, vous pouvez imaginer ce qu'est ce parler de bébé. Vous n'avez pas divers groupes et conjugaisons de verbes. Une espèce de langue très vague. Néanmoins, il vous faut connaître simplement le sens de certains de ces mots pour pouvoir communiquer

avec un Japonais ; et si vous connaissez avec précision le sens de ces mots, alors quand un Japonais vient vers vous et dit : « Voulez-vous une tasse de thé ? », vous ne vous levez pas immédiatement parce que vous avez cru qu'il disait : « Peinture fraîche ! ». Vous avez une possibilité de communiquer.

Eh bien ! Il en va de même avec le langage de la psychanalyse. Les grandes difficultés inhérentes à la compréhension d'un pareil sujet sont devenues bien moindres quand on a considéré la psychanalyse comme un système codé destiné à relayer certaines significations. Elle n'est pas devenue alors le problème de savoir si oui ou non ces phénomènes existaient. Elle est devenue simplement une question de mots désignant certaines choses précises. Et si ces mots avaient la même signification pour tout le monde, alors tout le monde parlait psychanalyse, et si la signification n'était pas la même, alors les gens ne parlaient pas psychanalyse. Qui sait quelle langue ils parlaient ? Qu'est-il ensuite arrivé ? Ils parlèrent *jungien*. Puis ils parlèrent *adlérien*. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y avait entre ces mots une petite différence de signification. Mais les difficultés de langage ont alors semé la discorde parmi les nombreux praticiens d'un domaine dont ils n'avaient de toute façon pas compris la théorie.

Je me rappelle que j'ai appris l'igoroti, dialecte primitif oriental, en une seule nuit. Je m'assis près d'une lampe à essence et je pris une liste de mots dressée par un vieux missionnaire des collines de Luzon²¹ — l'Igorot parlait une langue très simple. Ce missionnaire avait phonétisé ce dialecte et dressé une liste des mots principaux, de leur emploi et de la grammaire. Et je me revois, assis sous une moustiquaire, apprenant les trois cents mots de cette langue et leur sens, les moustiques affamés rongant leur frein juste à l'extérieur du filet. Et le jour suivant, je commençai à les aligner en présence des gens. En très peu de temps je parlais igoroti.

L'important ici, c'est qu'il n'est pas difficile d'apprendre une langue si vous comprenez que vous êtes en train de l'apprendre.

²¹ **Luzon** : la plus grande île des Philippines (N.D.T.)

CHAPITRE 25 - COMMENT ÉTUDIER UNE SCIENCE

Aux yeux d'un étudiant, une science sera bonne ou mauvaise en proportion directe de la connaissance qu'il en a. Il appartient à l'étudiant de découvrir la précision de ses outils. Avant de commencer à discuter, critiquer ou essayer d'améliorer les données qui lui sont présentées, il devrait découvrir pour lui-même si les mécanismes d'une science sont ce qu'on affirme qu'ils sont ou non, et si elle fait ou non ce qu'on lui a attribué.

Il devrait décider de chaque chose qui lui est enseignée à l'école : façon de faire, techniques, mécanismes et théorie. Il devrait se poser à lui-même ces questions : est-ce que cette donnée existe ? Est-elle vraie ? Marche-t-elle ? Produira-t-elle les meilleurs résultats possibles dans le temps le plus court ?

Il y a deux manières pour l'Homme d'accepter d'ordinaire les choses. Aucune d'elles n'est bonne. L'une est d'accepter une affirmation parce que l'autorité dit qu'elle est vraie et qu'il faut l'accepter ; et l'autre parce qu'une majorité de gens sont d'accord là-dessus.

L'accord de la majorité est trop souvent le critère général qui permet de trancher entre folie et équilibre mental. Supposez que quelqu'un entre dans une pièce pleine de monde et indique soudain le plafond en disant : « Oh ! Regardez ! Il y a une énorme araignée de douze pieds au plafond ! ». Chacun regarderait mais personne d'autre que lui ne verrait l'araignée. Finalement quelqu'un le lui dirait. « Mais si, il y en une ! », déclarerait-il, et il se mettrait très en colère quand il constaterait que personne n'est d'accord avec lui. S'il continuait à affirmer sa croyance dans l'existence de l'araignée, il ne tarderait pas à se faire enfermer.

Instruite de façon quelque peu nébuleuse, cette société définit comme mentalement équilibrée la personne qui est d'accord avec toutes les autres. C'est une manière très désinvolte d'accepter l'évidence mais c'est trop souvent le premier étalon de mesure.

Alors l'autorité régnante demande : « Est-ce que le docteur J. Dupont est d'accord avec votre proposition ? Non ? Alors, bien sûr, elle ne peut être vraie. Le docteur Dupont est une autorité éminente en la matière ».

Un homme du nom de Galien régnait autrefois sur le domaine de la médecine. Un autre homme du nom de Harvey bouleversa la position confortable de Galien en émettant une nouvelle théorie sur la circulation du sang. Les gens de son époque s'étaient ralliés à Galien et à sa théorie des « marées » du sang. Ils ne savaient rien sur l'action du cœur. Ils acceptaient tout ce qu'on leur avait enseigné et ne faisaient pas d'observations personnelles. Harvey travailla à l'Académie royale de médecine, et il découvrit en disséquant des animaux la véritable fonction du cœur.

Il eut le bon sens de garder ses découvertes secrètes pendant un certain temps. Léonard de Vinci avait plus ou moins découvert ou postulé la même chose mais c'était un « fou d'artiste », et personne n'aurait cru un artiste. Harvey avait assisté à la représentation d'une pièce de Shakespeare dans laquelle l'auteur faisait la même observation, mais encore une fois l'idée que

les artistes ne contribuent jamais à rien dans la société empêchant tout le monde, Harvey excepté, de considérer cette observation comme n'étant pas de la fiction.

Finalement, Harvey fit sa déclaration. Immédiatement, des chats crevés, des fruits pourris et des tessons de cruches furent jetés dans sa direction. Il suscita une véritable agitation dans les cercles médicaux et sociaux et, finalement, en désespoir de cause, un médecin fit cette déclaration historique : « Je préfère errer avec Galien qu'avoir raison avec Harvey ! ».

L'Homme n'aurait pas avancé d'un pas si cette méthode pour mettre l'évidence à l'épreuve avait toujours été la seule. Mais de temps en temps, dans l'histoire du progrès, il y a eu des rebelles que l'opinion prépondérante ne satisfaisait pas et qui testèrent les faits par eux-mêmes, observant et acceptant les données de leur observation, puis les testant de nouveau.

Il est probable que le premier homme qui a confectionné une hache de silex a regardé un morceau de silex et en a conclu qu'une pierre non polie pouvait être taillée d'une certaine façon. Quand il trouva que le silex se prêtait facilement à la taille, il dut se précipiter vers sa tribu et essayer d'enseigner avec enthousiasme à ses comparses comment fabriquer des haches ayant la forme désirée, au lieu de passer des mois à rechercher des pierres rarissimes de la forme voulue. Il y a fort à parier qu'il fut jeté hors du camp à coups de pierres.

Continuons à donner libre cours à notre imagination. Il n'est pas difficile d'imaginer qu'il réussit finalement à convaincre un autre membre de la tribu que sa technique fonctionnait et qu'à eux deux ils ligotèrent un troisième individu avec des lianes et le forcèrent à les regarder tailler une hache à partir d'une pierre brute. Finalement, après avoir convaincu quinze à vingt membres de la tribu par une démonstration forcée, les partisans de la nouvelle technique déclarèrent la guerre au reste de la tribu et, vainqueurs, la contraignirent à se rallier par décret.

L'évaluation des données

L'Homme n'a jamais su grand-chose sur ce dont son mental se composait principalement : de données. Qu'est-ce que des données ? Qu'est-ce qu'évaluer des données ?

Toutes ces années au cours desquelles la psychanalyse a enseigné ses doctrines à chaque génération de médecins, la méthode dogmatique fut utilisée, comme on peut le vérifier en lisant quelques-uns des livres sur le sujet. On y trouve sans arrêt : « Freud a dit... ». La chose la plus importante n'est pas que « Freud ait dit » une chose, mais : « Est-ce que cette donnée a de la valeur ? Si elle en a, quelle est-elle ? ». On peut dire qu'une donnée n'a de valeur que dans la mesure où elle a été soumise à une analyse. Une donnée ne peut être prouvée que par comparaison avec d'autres, et son importance se fonde sur le nombre de données qu'elle permet de clarifier. Ainsi, la plus grande donnée possible serait celle qui clarifierait et embrasserait tout ce que l'Homme sait de l'univers matériel.

Malheureusement, il n'y a rien de semblable à une telle Donnée première. Il doit y avoir, non pas une donnée, mais deux données, puisque une donnée est sans utilité si l'on ne peut la soumettre à une analyse. En outre, il doit exister une donnée de grandeur semblable au moyen de laquelle on puisse évaluer toute donnée reçue.

Les données ne sont vos données que si vous les avez vous-même évaluées. Ou bien ce sont vos données par autorité, ou bien ce sont vos données. Si ce sont vos données par

autorité, quelqu'un vous les a imposées, et dans le meilleur des cas, c'est déjà plus qu'une légère aberration. Bien sûr, si vous posiez une question à un homme qui, à vos yeux, connaît son affaire et qu'il vous réponde, sa donnée ne vous aura pas été imposée. Mais si vous le quittiez, adoptant depuis lors cette donnée sans prendre la peine de la vérifier par vous-même — en la comparant à l'univers connu — vous ne termineriez pas le cycle de votre étude.

D'un point de vue mécanique, l'inconvénient majeur du mental, c'est le désordre qu'il contient ; mais la surcharge de connaissances de notre société, c'est l'éducation imposée que l'individu n'a jamais pu vérifier par lui-même. Littéralement, quand on vous dit de ne pas considérer la parole de quelqu'un comme une donnée absolue, on est en train de vous demander de rompre une habitude qu'on vous a imposée quand vous étiez enfant.

Vérifiez-la pour vous-même et assurez-vous que cette donnée est vraie ou fausse. Et si vous trouvez qu'elle existe vraiment, vous vous sentirez bien par la suite ; autrement, sans même que vous le sachiez, il se peut que vous découvriez, tout au fond de votre éducation et de vos connaissances, une question non résolue qui sapera votre capacité à assimiler ou à mettre en pratique ce qui se rattache à une technique. Votre esprit ne sera pas aussi à l'aise avec le sujet qu'il le devrait.

Regard sur les sciences

La raison pour laquelle l'ingénierie et la physique ont pris une telle avance sur les autres sciences, c'est qu'elles posent des problèmes qui punissent l'Homme très violemment s'il ne regarde pas avec soin l'univers physique.

Un ingénieur est placé devant le problème de forer un tunnel dans une montagne pour le passage d'un chemin de fer. Les camions sont amenés des deux côtés de la montagne. S'il se trompe sur l'espace, les deux entrées du tunnel ne coïncideront pas au milieu du parcours. Il serait si évident pour chacun des intéressés que l'ingénieur a commis une erreur qu'il fait très attention de ne pas en commettre. Il observe l'univers physique, non seulement au point que les deux parties du tunnel se raccordent à une fraction de centimètre près, mais aussi au point qu'il sait que, s'il devait se tromper sur le caractère de la roche qu'il fore, le tunnel s'effondrerait, incident qui serait considéré comme une circonstance très malheureuse et très malchanceuse pour les chemins de fer.

La biologie se rapproche davantage d'une vraie science que les autres parce que, dans son domaine, si quelqu'un faisait une erreur trop grande à propos d'un microbe, le résultat immédiat serait dramatique et terrifiant. Supposez qu'un biologiste soit chargé d'injecter du plancton dans un réservoir d'eau. Le plancton est formé de « germes » microscopiques très utiles à l'Homme. Mais, si par inadvertance, il injectait des germes de typhoïde dans le réservoir d'eau potable, il en résulterait des conséquences dramatiques immédiates.

Supposez qu'un biologiste ait pour tâche de mettre au point une levure qui, placée dans une pâte de pain blanc, la colorerait en brun. Cet homme est placé en face de la nécessité de créer une levure qui non seulement aura les propriétés d'une levure mais encore qui servira de teinture. Il doit traiter des aspects pratiques du problème parce qu'après qu'il aura annoncé son succès, la levure sera mise « à l'épreuve » : le pain est-il comestible ? Le colorant aussi : le

pain est-il bis ? Étant donné que même le profane peut procéder aisément à cet examen, on saurait tout de suite si le biologiste a réussi ou échoué.

La politique, qu'on qualifie de science, est gouvernée par des lois naturelles. Nous serions à même de les établir si nous appliquions vraiment une méthodologie scientifique à la recherche politique.

Par exemple, on est déjà arrivé à la conclusion que si toutes les lignes de communication étaient coupées entre les Etats-Unis et la Russie, ces deux pays se comprendraient de moins en moins mutuellement. Puis, en démontrant à chacun comment le mode de vie américain et le mode de vie soviétique sont différents, et en insistant là-dessus jour après jour, année après année, on en arriverait à la conclusion qu'une rupture d'affinité est la seule issue possible. En affirmant carrément que la Russie et les Etats-Unis ne s'accordent pas sur le moindre point de politique ni sur la façon de conduire les nations ou l'Homme, la tâche est quasi achevée. Les deux nations seront en proie à la colère et soudain ce sera la guerre.

Les Etats-Unis possèdent les plus grands réseaux de communication du monde, détenteurs d'une puissance industrielle qui passe l'imagination. À l'intérieur de leurs frontières, ils ont les meilleurs publicistes du monde. Mais au lieu de vendre à l'Europe une idée, ils lui donnent des mitrailleuses, des avions et des tanks pour le cas où la Russie attaquerait. Plus on formule de menaces à l'encontre d'un pays du niveau de ton²² de la Russie, plus ce pays devient dangereux. Quand on demande aux gens ce qu'ils pensent faire pour résoudre cette grave question, ils haussent les épaules et disent quelque chose du genre de : « C'est du ressort des politiciens ». Ils cherchent des échappatoires et se justifient en disant qu'après tout, il y a le mode de vie américain et qu'il faut le protéger.

Qu'est-ce que le mode de vie américain ? C'est la question qui arrêtera la plupart des Américains. Qu'est-ce qui est différent dans le mode de vie américain du mode de vie humain en général ? Il a essayé de réunir la liberté économique pour l'individu, la liberté de la presse, la liberté individuelle, et il les définit comme le mode de vie strictement américain. Pourquoi n'a-t-il pas été appelé le mode de vie humain ?

Dans le domaine des sciences humaines, la Science est partie tout à fait à la dérive. On a suivi des principes dogmatiques non remis en question. Toute personne qui accepte la connaissance sans la remettre en question et sans l'évaluer pour elle-même montre qu'elle est apathique en ce qui concerne cette sphère de connaissance. Cela montre que le peuple des Etats-Unis doit actuellement être dans un profond état d'apathie vis-à-vis de la politique, pour accepter sans le remettre en question tout ce qui arrive.

Les fondements

Quand un homme essaie de bâtir sa vie, sa profession sur des données que lui-même n'a jamais analysées, il n'a aucune chance de réussir.

²² **niveau de ton** : voir l'Échelle des Tons dans le glossaire.

Les fondements sont très, très importants, mais en premier lieu on doit apprendre comment penser, afin de s'assurer complètement d'un fondement. Il n'est pas particulièrement difficile d'apprendre à penser. Penser consiste simplement à mettre en parallèle une donnée particulière et l'univers physique tel qu'on le connaît et qu'on l'observe.

L'autoritarisme est un peu plus qu'une forme d'hypnotisme. Il vous contraint d'apprendre sous la menace d'une sanction. L'étudiant est farci de données qu'il n'a pas personnellement disséquées, tel un serpent qu'empaille un taxidermiste. Ce type d'étudiant sera bien informé et bien éduqué selon les normes en usage mais, malheureusement, il ne réussira guère dans la profession qu'il aura choisie.

Ne commettez pas l'erreur de critiquer quelque chose en prenant pour critère l'opinion d'autrui. Le seul critère qui entre en ligne de compte est de savoir si ce que vous critiquez concorde ou non avec votre opinion. Cela concorde-t-il avec ce que vous pensez ?

La plupart des gens ont observé d'une façon ou d'une autre l'univers matériel. Personne n'a vu tout ce qu'il y avait à voir, par exemple, à propos d'un organisme, mais il est certain qu'il n'y aura pas de pénurie de ces organismes pour des études ultérieures. Il n'y a pas de raison valable d'accepter l'opinion du professeur Blotz de l'Université Blitz, qui disait en 1933 que les schizophrènes sont schizophrènes, et que c'est ce qui les rend schizophrènes pour toujours.

Si vous vous intéressez aux manifestations de la folie, il n'y a aucune forme de folie que vous ne puissiez espérer rencontrer dans votre existence en n'importe quel endroit du monde. Étudiez les particularités des gens qui vous entourent et demandez-vous à quoi ils ressembleraient si leurs petites particularités étaient multipliées par cent. Vous découvrirez qu'en faisant la liste de toutes les particularités observables, vous obtiendriez une liste complète de toutes les folies du monde. Cette liste pourrait bien être beaucoup plus précise que celle qui avait été avancée par Kraepelin et qui est en usage actuellement aux Etats-Unis.

Si l'équilibre mental est rationalité et la folie irrationalité, et que vous déterminiez à quel point les gens seraient irrationnels si l'on multipliait certaines de leurs obsessions par cent, il se pourrait que vous ayez en votre possession une liste beaucoup plus complète et précise des folies et de leurs manifestations que celle qu'on utilise communément.

Ainsi le seul conseil que je puisse donner à l'étudiant est d'étudier un sujet pour lui-même et de l'utiliser avec la précision requise, puis de se forger sa propre opinion. Qu'il l'étudie avec l'intention de parvenir à ses propres conclusions : les principes qu'il a assimilés sont-ils corrects et applicables ou non ? Qu'il compare ce qu'il a appris avec l'univers connu. Qu'il cherche les raisons derrière les manifestations, et décide de la manière et dans quelle direction la manifestation procédera vraisemblablement. Ne permettez pas à l'autorité de qui que ce soit ou de quelque école de pensée que ce soit de créer des conclusions toutes faites dans le domaine de votre connaissance. En conservant à l'esprit ces seuls principes d'éducation, vous pouvez devenir un individu vraiment éduqué.

CHAPITRE 26 - LE MENTAL HUMAIN

On considère communément que le mental humain a été découvert par la dernière génération, ou à peu près. Le mental est, en fait, aussi vieux que l'organisme. Et selon les preuves et les hypothèses récentes qui ont vu le jour grâce à la Scientologie, l'organisme, le corps est relativement ancien. Il remonte au premier moment de l'apparition de la vie sur la Terre.

Tout d'abord, il y eut un univers physique qui a surgi nous ne savons comment. Et puis, avec le refroidissement des planètes, apparut dans les mers un atome de matière vivante. Cet atome se compliqua finalement beaucoup tout en restant cellule microscopique. Des millions d'années passèrent et la cellule devint matière végétale. Puis elle devint méduse. Puis mollusque, avant de devenir crustacé. La vie évolua en des formes de plus en plus complexes : tarsien, paresseux, anthropoïde et finalement Homme. Il y eut de nombreuses étapes intermédiaires.

Un homme très matérialiste, n'ayant d'yeux que pour l'univers matériel, est perplexe et embarrassé à propos de tout cela. Il essaye de dire que les organismes vivants ne sont que de l'argile et se rattachent entièrement à l'univers matériel. Il essaye de dire qu'après tout, l'important c'est le « courant sans fin de protoplasme », engendré par le sexe, génération après génération. L'homme qui ne réfléchit pas du tout est enclin à faire de nombreuses erreurs, non seulement au sujet du mental humain mais aussi du corps.

Nous découvrons finalement que la science de la vie, à l'instar de la physique, est l'étude des statiques et du mouvement. Nous découvrons qu'il n'y a pas dans l'univers physique d'entité comparable à la Vie, à la part vivante de la Vie. Ce n'est ni une autre forme d'énergie ni un simple accident. La Vie est un statique qui a cependant le pouvoir de contrôler, d'animer, de mobiliser, d'organiser et de détruire la matière, l'énergie, l'espace et peut-être même le temps.

La Vie est une CAUSE qui agit sur l'univers physique qui est EFFET. Il existe dorénavant des preuves écrasantes pour l'étayer. Dans l'univers physique, il n'y a pas de vrai statique. Chaque statique apparent s'est révélé contenir du mouvement. Mais le statique de Vie est évidemment un vrai statique.

La Vie a commencé par être, évidemment, CAUSE pure. Avec le premier photon, elle s'est engagée à contrôler le mouvement. Et en contrôlant le mouvement depuis lors, elle a accumulé l'expérience et l'effort contenus dans un corps. La Vie est un statique, l'univers physique est mouvement. L'effet de la CAUSE sur le mouvement a produit la combinaison que nous voyons sous nos yeux : l'unité de l'organisme vivant. La pensée n'est pas mouvement dans l'espace et le temps. Elle est un statique contenant une image de mouvement.

Ainsi peut-on dire qu'en heurtant le mouvement pour la première fois, la première pensée concernant l'univers physique a surgi. Ce statique sans volume, sans longueur d'onde, espace ni temps enregistre cependant le mouvement et ses effets dans l'espace et le temps.

C'est là, bien sûr, une analogie. Mais c'est une analogie particulière, en cela qu'elle résout rapidement les problèmes et de la structure physique et du mental.

Un mental n'est donc pas un cerveau. Un cerveau et le système nerveux sont de simples conducteurs des vibrations de l'univers physique. Le cerveau et les fibres nerveuses sont très semblables au système d'un standard téléphonique. Et il y a un point dans le système où les vibrations se changent en enregistrements.

Un organisme est motivé par une CAUSE sans mouvement, sans espace ou sans temps qui agit en permanence. Cette cause reflète ou enregistre des impressions de mouvement. Ces impressions, nous les appelons « souvenirs » ou plus précisément *facsimilés*.

Un *facsimilé* est un mot simple signifiant image ou copie d'une chose, et non la chose elle-même. Ainsi, pour éviter une confusion et conserver ce point-là bien en vue, disons-nous que les perceptions du corps sont « emmagasinées » sous forme de facsimilés.

Les images visuelles, les sons, les goûts, et toutes les autres perceptions du corps s'emmagasinent sous forme de facsimilés du moment où l'impression a été reçue. L'énergie réelle de l'impression n'est pas emmagasinée. Elle ne l'est pas, uniquement parce qu'il n'y a pas dans le corps de structure moléculaire suffisante pour stocker ces énergies telles quelles. L'énergie de l'univers physique est évidemment trop grossière pour un tel stockage. En outre, quoique les cellules périssent, les souvenirs continuent d'exister à jamais, cela va de soi.

Un facsimilé d'un doigt de pied blessé hier peut être ramené à la mémoire aujourd'hui avec la pleine force du choc. Tout ce qui arrive autour du corps, qu'il soit éveillé ou endormi, est enregistré sous forme de facsimilé et stocké.

Il y a des facsimilés de chaque chose et de tout ce que le corps a jamais perçu — vu, entendu, senti, ressenti, goûté, expérimenté — depuis le premier moment de son existence. Il y a des facsimilés de plaisirs, des facsimilés d'ennui, de mort soudaine et de succès rapides, de déclin paisible et de lutte graduelle.

« Souvenir » signifie d'ordinaire rappel de données récentes ; aussi utilisons-nous le mot de « facsimilé » car, alors qu'il désigne la totalité dont le souvenir est une partie, le mot « souvenir » n'englobe pas tout ce que l'on a expérimenté.

Qu'on ait bien en tête ce qu'est un facsimilé : un enregistrement des mouvements et des situations de l'univers physique à quoi s'ajoutent les conclusions du mental basées sur des facsimilés antérieurs.

Nous apercevons un chien poursuivant un chat. Longtemps après que le chien et le chat ont disparu, on peut se rappeler qu'un chien a poursuivi un chat. Tandis que l'événement se produisait, on voyait la scène, on entendait les sons, on pouvait même sentir le chien ou le chat. Comme on regardait, son propre cœur battait, le contenu salin de son sang était à tel ou tel stade, le poids de son corps et la position de ses articulations, la sensation de ses vêtements, le contact de l'air sur la peau, toutes ces choses s'enregistraient en totalité. Leur ensemble a formé un facsimilé unitaire.

Or, on pourrait simplement se rappeler le fait qu'on a vu un chien pourchassant un chat. Ce serait « se souvenir ». Ou on pourrait se concentrer sur le sujet et, si l'on était en bonne condition mentale, on pourrait revoir le chien et le chat, les entendre, sentir l'air sur sa peau, la

position de ses articulations, le poids de ses vêtements. On pourrait partiellement ou totalement revivre l'expérience. C'est-à-dire qu'on pourrait partiellement ou totalement ramener à sa conscience le « souvenir », le facsimilé unitaire du chien pourchassant le chat.

Il n'est pas nécessaire d'être drogué ou hypnotisé ou d'avoir la foi pour faire cela. Les gens utilisent des variantes de ce « rappel » et supposent que « tout le monde en fait autant ». Avoir une bonne mémoire, c'est seulement retrouver facilement ses facsimilés. Le petit enfant à l'école apprend, aujourd'hui, en répétant. Ce n'est pas nécessaire. S'il obtient de bons résultats, c'est d'ordinaire parce qu'il ramène simplement « à l'esprit », c'est-à-dire à sa conscience, le facsimilé de la page du texte sur lequel il est interrogé.

Au cours de la vie, nous faisons des enregistrements vingt-quatre heures par jour, endormi ou éveillé, sous l'effet de la souffrance, d'un anesthésique, que nous soyons heureux ou tristes. Ces facsimilés sont d'ordinaire enregistrés avec toutes les perceptions, c'est-à-dire avec chaque « canal » sensoriel. Chez la personne à laquelle manque un de ces canaux, l'ouïe par exemple, une partie du facsimilé manque.

Un facsimilé complet est une sorte d'image en couleur à trois dimensions, avec le son, l'odeur et toutes les autres perceptions, auxquelles s'ajoutent les conclusions ou les spéculations de l'individu.

Il y a de nombreuses années, un étudiant du mental remarqua un jour que les enfants ont cette faculté de ramener à la mémoire ce qu'ils ont réellement vu et entendu. Et on remarqua que cette aptitude se perdait. Aucune recherche ultérieure ne fut faite sur le sujet et, en effet, ces études étaient si obscures que je n'en eus pas connaissance au cours du premier stade de mes travaux.

Nous en savons beaucoup désormais à propos de ces facsimilés : pourquoi il n'est pas facile à la plupart des gens de les retrouver aisément avec l'âge, comment ils changent, comment l'imagination peut commencer à les remodeler, comme dans l'hallucination ou dans le rêve.

En bref, l'aberration d'une personne est proportionnelle à son inaptitude à s'occuper de ses facsimilés. Elle est saine d'esprit dans la mesure où elle leur fait face. Elle est malade dans la mesure où elle est incapable de les regarder. Elle est bien portante pour autant qu'elle peut leur faire face.

Une partie de la Scientologie est consacrée à la réhabilitation du mental et du corps ; c'est celle qui traite de la gestion de ces facsimilés.

La personne devrait être capable de sélectionner, d'inspecter et de mettre de côté à volonté n'importe lequel de ses facsimilés. Le but de la Scientologie n'est pas de restaurer toutes les perceptions enregistrées dans la mémoire ; il est de réhabiliter l'aptitude de la personne à s'occuper de ses facsimilés.

Quand une personne NE PEUT PAS gérer ses facsimilés, elle peut néanmoins les ramener dans le temps présent, mais elle découvre alors qu'elle est incapable de s'en débarrasser à nouveau.

Qu'est-ce que la maladie psychosomatique ? De façon concrète, c'est la douleur contenue dans une expérience passée ou le mauvais fonctionnement du corps à l'occasion de celle-ci. Le

facsimilé de cette expérience entre dans le temps présent et tient compagnie à la personne jusqu'à ce qu'un choc le projette hors de sa vue ou jusqu'à ce que la personne s'en débarrasse à l'aide de la Scientologie. Un choc ou la nécessité permet, cependant, au facsimilé de revenir.

Le chagrin, le regret, les contrariétés, l'angoisse et toute autre condition émotive proviennent simplement d'un ou de plusieurs facsimilés. Les circonstances d'une mort, par exemple, causent du chagrin à quelqu'un. Cet individu a maintenant un facsimilé contenant du chagrin. Quelque chose le pousse à ramener ce facsimilé dans le moment présent. Il en est inconscient, il ne l'examine pas, mais cela agit néanmoins sur lui. Ainsi est-il sous l'effet du chagrin dans le moment présent et il ne sait pas pourquoi. La raison en est le vieux facsimilé. L'audition scientologique peut en témoigner. À l'instant où le facsimilé est déchargé de son émotion pénible, l'individu va mieux. C'est là l'une des phases de l'audition.

Le mental humain n'est qu'une phase de l'esprit éternel. La première étincelle de vie qui commença à animer la matière sur la Terre se mit à enregistrer des facsimilés. Et elle les a enregistrés depuis lors. Il est intéressant de noter que tout le fichier en est disponible à n'importe quel mental. Au cours de mes premières recherches, je découvris à plusieurs reprises des facsimilés qui n'étaient pas de l'hallucination ni de l'imagination, qui semblaient remonter à une époque bien antérieure à l'existence présente de l'individu. Disposant déjà de l'outil qu'est le Processing de l'Effort²³, il fut possible « d'enclencher » à volonté un facsimilé avec toutes les perceptions, et ainsi d'examiner les périodes les plus anciennes. Le plan génétique fut découvert de cette manière et je fus surpris d'avoir mis à nu, d'avoir rendu accessible à n'importe quel investigateur futur, les facsimilés de la ligne évolutive. De nombreux auditeurs ont obtenu depuis lors les mêmes résultats et ainsi le biologiste et l'anthropologue entrent-ils en possession d'une mine de données fascinantes.

Ceux qui ne savent rien sur le mental et qui sont cependant grassement payés pour cela vous parleront sagement d'illusions et d'hallucinations. L'hallucination obéit à des lois précises et exactes. Un incident imaginaire se comporte selon certains modèles. Un incident réel ne laisse absolument aucune place au doute. Un facsimilé d'expérience réelle se manifeste toujours de façon standard : il se comporte d'une certaine façon ; l'individu contacte clairement les efforts et les perceptions ; le contenu de l'incident s'amplifie et demeure tout à fait constant au cours de plusieurs récits. Un incident imaginaire finit d'ordinaire par s'étioler et l'individu cherche alors à l'enjoliver pour que son intérêt ne tombe pas. En outre, il ne contient pas d'efforts constants. Ceux qui ne peuvent pas prendre le temps d'établir la réalité des facsimilés avant d'en savoir suffisamment sur « l'hallucination » sont très probablement eux-mêmes des gens de mauvaise foi.

Le mental humain, le mental actuel de l'Homme ne diffère pas du tout du mental le plus élémentaire, celui de l'unicellulaire, si ce n'est que le cerveau qui lui sert d'accessoire est plus compliqué. L'être humain utilise des facsimilés pour évaluer l'expérience, former des conclusions, des plans futurs sur la meilleure façon de survivre ou sur la façon de mourir et de tout recommencer.

²³ **Processing de l'Effort** : procédé spécifique de Scientologie, dans lequel on s'adresse à divers efforts fondamentaux de l'individu, tels que l'effort de voir.

Le mental humain est capable de combiner des facsimilés d'une façon très compliquée. En outre, il peut créer des facsimilés à partir d'anciens.

La seule chose qui ne va pas dans le mental, c'est son aptitude à gérer les facsimilés. Parfois un mental devient incapable d'utiliser un facsimilé d'une expérience passée et commence à l'employer continuellement dans le temps présent pour excuser un échec. Il en résulte alors l'aberration et la maladie psychosomatique. Un souvenir de souffrance contient la souffrance et peut redevenir souffrance dans le moment présent. Un souvenir d'émotion contient de l'émotion et peut redevenir émotion dans le moment présent.

CHAPITRE 27 - LES ENREGISTREMENTS DU MENTAL SONT PERMANENTS

Au cours de son histoire, l'Homme a toujours considéré comme conforme à la réalité son observation selon laquelle les événements n'étaient pas enregistrés quand l'être humain n'était plus capable de contrôler ses actions et ses fonctions et tant que, les ayant à nouveau sous son contrôle, il ne parvenait pas à se rappeler ce qui s'était passé. Cette hypothèse était tout à fait sans garantie.

Examinons d'abord la souffrance. La souffrance, au point de vue technique, est provoquée par un effort exercé contre l'effort de l'individu dans son ensemble.

L'individu est un agrégat de colonies cellulaires. Chaque cellule cherche à vivre. Chaque cellule et la totalité de l'organisme sont fondamentalement motivées par le désir de survivre.

La structure physique tout entière se compose d'atomes et de molécules, organiques et inorganiques. Tandis que l'individu est vivant et conscient, ces atomes et molécules sont dans un état de tension et dans un positionnement optimaux ou presque optimaux.

Au reçu d'un contre-effort, externe comme un coup ou interne comme des drogues, des traumatismes ou des attaques bactériennes, la tension et le positionnement optimaux ou quasi optimaux de ces atomes et molécules contenus dans les nerfs, les muscles, les os et les tissus du corps sont perturbés. Il en résulte un ralentissement ou une accélération des mouvements du corps physique tels, que cela provoque un désordre et un déphasage de tension des atomes et des molécules.

C'est là la souffrance. Les contre-efforts pour survivre provoquent l'avènement de cet effet. Le nom technique de cet effet est *randomité*²⁴. Les directions du mouvement des différentes parties du corps sont désorganisées et redistribuées selon des vecteurs et des structures aléatoires. La souffrance entraîne invariablement la perte de cellules ou du positionnement général.

Quand la souffrance disparaît, elle n'en a pas moins été enregistrée. Cet enregistrement peut être ressuscité.

Voulez-vous faire un essai tout simple ? Retournez à la dernière fois où vous vous êtes fait mal. Retrouvez toutes les perceptions possibles de l'objet qui vous a blessé et du milieu ambiant. Cherchez à contacter à nouveau l'objet en question. À moins que vous ne soyez sévèrement *occlus*²⁵, vous devriez être capable de ressentir à nouveau cette douleur. Si vous

²⁴ **randomité** : proportion de mouvement imprévu par rapport au mouvement prévu.

²⁵ **occlus** : les souvenirs ne sont pas disponibles au rappel. Celui qui est occlus a une mauvaise mémoire et de mauvais rappels du passé.

ne pouvez par vous-même faire cet essai parce que vous êtes occlus, demandez à vos amis d'essayer. Tôt ou tard vous trouverez quelqu'un qui peut se rappeler la souffrance.

Autre expérience : pincez-vous, puis retournez au moment où vous l'avez fait et vous ressentirez à nouveau le pincement. Même si vous êtes occlus, vous devriez être capable d'y parvenir.

En bref, la souffrance est enregistrée dans le souvenir. Mais ce n'est pas tout ce qui est enregistré. La zone de randomité est enregistrée en entier. Quand la souffrance est recontactée, atomes et molécules se remettent d'eux-mêmes dans la position dans laquelle ils étaient au moment où cette souffrance était infligée. D'où il s'ensuit que la souffrance peut revenir. Mais l'effort et toutes les perceptions peuvent aussi revenir quand la souffrance ou la randomité générale reviennent.

Le mauvais positionnement provoqué par un choc, un coup, des drogues ou des bactéries provoque un dysfonctionnement du centre de contrôle du mental. Ainsi le centre de contrôle du mental peut-il devenir inconscient, être submergé par ce mauvais positionnement.

Chaque fois que le centre de contrôle du mental essaye de se rappeler ce qui est arrivé après qu'on est redevenu « conscient », il ne se souvient que de la randomité. Il essaye de se rappeler un moment où il ne pouvait pas se rappeler et, ainsi, fait chou blanc.

L'Homme pense que s'il ne peut se rappeler une chose, c'est qu'elle n'est pas enregistrée. C'est comme le petit enfant qui cache ses yeux et s'imagine alors que vous ne pouvez pas le voir, uniquement parce qu'il ne peut pas vous voir.

Le contre-effort exercé sur le corps se trouve également enregistré parallèlement à chaque zone de randomité ainsi créée par une blessure, une maladie, un choc ou des drogues. L'effort exercé sur le corps par le coup ou l'autre facteur de mauvais positionnement est aussi enregistré. C'est là la force physique. Quand elle s'exerce à nouveau sur le corps, c'est en tant que force physique. Si elle est constamment « restimulée »²⁶, elle peut déformer un visage ou un corps.

La restimulation est occasionnée par une partie de l'enregistrement antérieur que le milieu présent évoque. Cela ramène la vieille zone de randomité. Le corps, bouleversé, enregistre le vieux contre-effort.

Presque tout le monde possède ces contre-efforts de l'être passé, dont certains s'exercent contre nous dans le moment présent. Notre niveau de subconscience est entravé pendant que nous résistons aux vieux contre-efforts — coups, maladies, drogues — qui nous ont une fois affecté et plongé dans l'inconscience.

Au moment où un individu concentre toute son attention ailleurs, ces vieilles zones peuvent à nouveau exercer leur force.

Prenez conscience de la vitalité et de la pleine réalité de chacune des parties du corps suivantes. Ne sentez que la vie qui circule dans la partie désignée.

²⁶ **restimuler** : réactiver un incident existant.

- | | |
|--------------------------|---------------------|
| 1. Le pied droit. | 7. La nuque. |
| 2. Le pied gauche. | 8. Le nez. |
| 3. La joue droite. | 9. La main droite. |
| 4. La joue gauche. | 10. La langue. |
| 5. Les doigts de pied. | 11. La main gauche. |
| 6. L'arrière de la tête. | 12. L'estomac. |

Quand vous l'aurez fait, que vous aurez soigneusement examiné la vitalité de chacune de ces parties du corps, vous ressentirez probablement diverses douleurs et sensations dans les zones sur lesquelles vous ne vous concentriez pas ou, du moins, vous sentirez-vous groggy. Essayez cela plusieurs fois.

L'audition nettoie ces vieilles zones et améliore la santé physique et mentale.

CHAPITRE 28 - LA COMMUNICATION

On peut dire que si vous amenez une personne à communiquer, elle ira mieux. Ce facteur n'est pas nouveau en psychothérapie, mais nous insistons là-dessus pour la première fois, et le fait d'interpréter les aptitudes comme étant de la communication est entièrement nouveau.

Si vous étiez en communication parfaite avec une voiture sur la route, vous n'auriez certainement aucune difficulté à la conduire. Mais si vous n'étiez qu'en communication partielle avec la voiture et en communication nulle avec la route, il est presque certain que vous auriez un accident. La plupart des accidents arrivent réellement quand le chauffeur est distrait par une dispute qu'il a eue, ou par une interpellation, ou par une croix le long de la route, qui indique l'endroit où quelque automobiliste a été tué, ou par sa propre peur des accidents.

Quand nous disons qu'il faut être dans le temps présent, nous voulons dire qu'il faut être en communication avec son environnement. Nous voulons dire en outre que l'environnement avec lequel on communique doit être l'actuel et non ce qu'il fut. Et quand nous parlons de prédiction, nous voulons dire qu'on doit être en communication avec l'environnement tel qu'il sera et tel qu'il est.

Puisque la communication est si importante, qu'est-ce que la communication ? La meilleure façon de l'exprimer est sa formule, que nous avons isolée. Son usage a permis un grand nombre de résultats intéressants ; il a conduit à améliorer les aptitudes. La formule de la communication est : cause, distance, effet, avec intention, attention et duplication.

Il y a deux sortes de communications. Elles dépendent du point de vue qu'on assume. Il y a la communication « émise » et la communication « reçue ». Une personne qui parle à quelqu'un d'autre communique avec cette personne (nous le croyons), et la personne à laquelle on parle reçoit la communication de celle qui parle. Par la suite, tandis que la conversation se retourne, nous constatons que la personne à laquelle on a parlé dirige maintenant la conversation et parle à la première personne, qui reçoit à présent la communication.

Une conversation est le processus qui consiste à faire alterner communications émise et reçue, et ici même existe cette bizarrerie qui crée l'aberration et prend les gens au piège. Voici la règle de base : celui qui émet un flux doit aussi accepter d'en recevoir un ; celui qui reçoit un flux doit aussi en envoyer un. Quand cette règle est déséquilibrée dans l'une ou l'autre direction, les difficultés surgissent. La personne qui se contente d'émettre une communication ne communique en fait pas du tout au sens plein du terme, car afin de communiquer tout à fait elle devrait recevoir tout autant qu'émettre. La personne qui ne fait que recevoir une communication est également hors du coup, car si elle reçoit, elle doit ensuite émettre.

La source de toutes les objections qu'un individu formule à l'encontre des relations sociales et humaines réside essentiellement dans le fait qu'il a enfreint la règle de la communication. Toute personne qui parle, si elle n'est ni obsédée ni compulsive est

consternée quand elle ne reçoit pas de réponses. De même, celui à qui l'on parle est consterné si on ne lui donne pas l'occasion de répondre.

L'hypnotisme lui-même peut être compris au moyen de cette règle de la communication. L'hypnotisme est un flux continu qui ne fournit pas au sujet l'occasion d'émettre à son tour. Cela est poussé au point que l'individu est réellement piégé dans l'endroit où il a été hypnotisé et qu'il y restera plus ou moins piégé par la suite.

Ainsi pourrait-on aller jusqu'à dire que l'arrivée d'une balle de fusil est une sorte d'hypnotisme puissante. L'individu qui reçoit la balle n'émet pas de balle, et ainsi est-il blessé. S'il pouvait émettre une balle immédiatement après en avoir reçu une, nous pourrions alors poser cette question intéressante : « Serait-il blessé ? ». Selon notre règle, il ne le serait pas. En effet, s'il était en parfaite communication avec son environnement, il ne pourrait même pas recevoir une balle susceptible de le blesser.

Un cycle inachevé de communication engendre ce qu'on pourrait appeler « la soif de réponse ». L'individu qui attend un signal indiquant que sa communication a été reçue est enclin à accepter n'importe quel flux dirigé vers lui. Quand il a, pendant très longtemps, attendu sans arrêt des réponses qui n'arrivaient pas, il absorbe n'importe quelles sortes de réponses de n'importe où, dans un effort pour remédier à leur rareté.

Nous avons vu toute une lignée de philosophes disparaître depuis 1790. Nous avons vu la philosophie devenir un sujet de peu d'importance, alors qu'elle était naguère monnaie courante. Les philosophes eux-mêmes ont coupé la communication avec les gens en mettant l'accent sur un vocabulaire spécialisé que la plupart des gens ne pouvaient assimiler facilement. Les fluctuations de la philosophie ne pouvaient pas être dupliquées promptement par ceux qui avaient un vocabulaire relativement limité. Prenez des mots à vous désarticuler la mâchoire comme « télékinésie »²⁷. Alors qu'il signifie sans doute quelque chose de très intéressant et de très important, si vous y repensez soigneusement, aucun chauffeur de taxi n'a mentionné ce mot pendant que vous lui payiez votre course ni même dans les moments où il bavardait avec vous. Le gros ennui avec la philosophie, c'est que sa grammaire est devenue allemande ; Emmanuel Kant a montré l'exemple. Rappelez-vous cette merveilleuse histoire de Saki²⁸ : il était une fois un homme qui fut piétiné à mort alors qu'il essayait d'enseigner à un éléphant les verbes irréguliers allemands. La philosophie se défait d'une partie de sa responsabilité vis-à-vis du cycle de la communication, en se rendant elle-même incompréhensible à ses lecteurs. Quiconque désire communiquer doit prendre la responsabilité d'utiliser un vocabulaire susceptible d'être compris.

Bien ! Prenons l'individu qui a acquis une grande « expérience » de la vie. Cet individu a une « Piste du Temps »²⁹ qui n'est pas celle de quelqu'un d'autre. Ce qui distingue les grands hommes des autres, c'est la multiplicité de leurs expériences et de leurs points de vue sur

²⁷ **télékinésie** : production d'un mouvement à distance par des moyens au-delà des possibilités de nos sens.

²⁸ **Saki** : pseudonyme de l'écrivain anglais H. H. Munro (1870-1916) (N.D.T.).

²⁹ **Piste du Temps** : enregistrement complet, avec la totalité des perceptions, de l'existence de l'individu dans l'univers physique.

celles-ci. Ainsi avons-nous les individus, l'opinion individuelle, les considérations et l'expérience.

Deux hommes qui descendent à pied une rue sont témoins d'un accident. Chacun d'eux voit l'accident d'un point de vue un tant soit peu différent. Si nous consultons douze témoins différents du même accident, nous allons vraisemblablement trouver douze accidents différents. Mis à part le fait que les témoins aiment vous raconter ce qu'ils pensent avoir vu au lieu de ce qu'ils ont vu, l'accident a été vu de douze points de vue différents, il y a donc douze différents aspects des circonstances. Si les douze témoins étaient réunis et communiquaient au sujet de cet accident, ils se mettraient alors d'accord sur ce qui est vraiment arrivé. Il pourrait bien ne pas s'agir de cet accident-là, mais c'est certainement l'accident sur lequel on se mettrait d'accord qui deviendrait ensuite l'accident réel. C'est de cette façon que les jurés se conduisent. Qu'ils jugent ou non le vrai crime, ils jugent très certainement le crime sur lequel ils se sont mis d'accord.

Dans toute guerre, il faut deux ou trois jours avant qu'on se mette d'accord sur ce qui est arrivé pendant une bataille. Il s'ensuit qu'il pourrait bien y avoir eu une vraie bataille, une vraie suite d'incidents et de circonstances. Chaque participant a vu la bataille de son propre point de vue — par lequel nous désignons strictement « le point d'où il regardait », plutôt que ses opinions — mais personne n'a vu la bataille dans son intégralité. Ainsi faut-il du temps pour qu'il y ait une communication suffisante au sujet de la bataille et que tous se mettent apparemment d'accord sur ce qui s'est passé.

Bien sûr, quand les historiens s'intéressent à cette bataille et commencent à en écrire différents comptes-rendus, à partir des mémoires de généraux qui ont essayé d'expliquer leurs défaites, nous aboutissons vraiment à un compte-rendu largement déformé. Et cependant, c'est sur cette bataille-là que les historiens se mettent d'accord. En les lisant, on se rend compte qu'on ne saura jamais vraiment ce qui s'est passé à Waterloo, à Bennington, à Marathon. Si l'on considère le fait qu'un soldat tire sur un autre comme une « communication », il est clair que ce que nous étudions, ce sont des communications à propos de la communication.

Venons-en au problème de ce qu'une unité de vie accepte d'expérimenter pour communiquer. Tout d'abord, le premier point-cause doit accepter d'être duplicable. Il doit pouvoir donner au moins quelque attention au point-réception. Le premier point-réception doit accepter de dupliquer, de recevoir et de se changer en point-source afin de renvoyer la communication ou une réponse à celle-ci. Et, à son tour, le premier point-source doit accepter de devenir point-réception.

Étant donné que nous avons fondamentalement affaire à des idées et non à des mécanismes, nous voyons alors qu'il doit exister un état d'esprit entre un point-cause et un point-effet, selon lequel chacun accepte d'être cause ou effet à volonté, de dupliquer à volonté, d'être duplicable à volonté, de changer à volonté, de tenir compte de la distance qui les sépare et, en bref, de communiquer.

Quand ces conditions sont réunies chez un individu ou dans un groupe, nous avons des gens équilibrés. Ne pas accepter d'émettre ou de recevoir des communications ; émettre obsessivement ou compulsivement des communications sans direction et sans essayer d'être

duplicable ; garder le silence après avoir reçu des communications, sans accuser réception et sans répondre, ce sont des facteurs d'aberration.

Un homme est mort dans la mesure où il ne peut communiquer. Il est vivant dans la mesure où il peut communiquer. Grâce à des expériences innombrables, j'ai découvert, de façon concluante me semble-t-il, que le seul remède pour vivre mieux est de communiquer davantage. On doit accroître son aptitude à communiquer.

Pendant de nombreuses années, j'ai posé la question : « Communiquer ou ne pas communiquer ? ». Si communiquer causait de graves ennuis, alors il fallait évidemment cesser de communiquer. Mais ce n'est pas le cas. Si l'on a des ennuis en communiquant, on doit communiquer davantage. La réponse, c'est plus de communications, et non moins. Après un quart de siècle de recherches et de réflexions, je considère cette énigme résolue.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Lafayette Ronald Hubbard est né le 13 Mars 1911 à Tilden, Nebraska. Il passa son enfance dans un ranch à bétail dans le Montana.

Suite au déménagement de sa famille en Extrême-Orient, Hubbard eut très tôt la possibilité d'étudier les philosophies orientales. Son riche grand-père lui permit de voyager en Asie et d'élargir ses horizons. Les impressions qu'il a gagnées comme adolescent en ce temps-là, ont eu une influence durable sur lui.

Sa vie a été conduite par son infatigable esprit de recherche et sa grande soif de connaissances. Le thème central étant toujours de comprendre la nature de l'Homme et d'analyser les particularités de son comportement afin de pouvoir en tirer des conclusions sur la façon d'éliminer ses barrières mentales pour lui permettre d'avoir pleinement accès à ses capacités.

A 19 ans, Hubbard revint en Amérique et étudia à l'Université de Washington où, entre autre, il participa à l'un des premiers cours sur la physique nucléaire. Durant sa période d'étude, il gagna sa vie en tant qu'écrivain, mais sa passion fut toujours ses recherches sur l'esprit humain.

La 2^{ème} Guerre mondiale marqua aussi sa vie ; en 1944, il fut affecté dans la région des Philippines. Les blessures subies durant cette période n'eurent comme effet que de lui faire encore plus approfondir ses recherches et ne l'empêchèrent pas de poursuivre ses projets. Au contraire, il utilisa son propre état pour mettre à l'épreuve les méthodes sur lesquelles il avait travaillé, et ainsi rétablir sa propre santé physique et mentale.

En 1950, il publia le livre « *Dianétique - la Science Moderne de la Santé Mentale* », un livre sur l'anatomie de l'esprit humain avec des directives détaillées pour le traitement d'expériences traumatisantes. Une étape-clef. Dans cet ouvrage, il présenta les résultats de près de 20 années de recherches et simultanément une méthode de travail applicable pour tout le monde. Le livre eut un grand succès.

La Fondation de Recherche Dianétique fut créée pour pouvoir poursuivre les recherches, ce qui ouvrit la voie à la Scientologie, un développement ultérieur de la Dianétique, dédiée à l'amélioration des capacités de l'être humain. La Dianétique et la Scientologie furent alors en plein essor et partout surgirent des groupes qui travaillèrent avec ces méthodes. Au fil des ans, une organisation fut créée sur le plan mondial : l'Église de Scientologie. Hubbard refusa explicitement toute coopération avec des organisations désirant utiliser la Scientologie pour manipuler les gens. Son objectif était de développer une voie possible pour tous les humains conduisant vers la libération de barrières spirituelles indésirables et ramenant chaque individu vers lui-même. Ce n'était pas de créer un homme parfait, mais permettre à chacun d'être soi-même.

En 1966, Hubbard se retira de toute fonction officielle de l'Église de Scientologie afin de se concentrer sur ses recherches. Il transféra toujours plus de responsabilités vers ses remplaçants, ce qui finalement conduisit à l'affaiblissement de son organisation.

L'absence de Hubbard au niveau de la gestion eut des conséquences graves. Un processus graduel commença, aboutissant à des changements dans les méthodes fondamentales, une augmentation continue des prix et toujours plus de restrictions sévères pour ses membres. Depuis la fin des années 70 jusqu'au milieu des années 80, de nombreux praticiens hautement qualifiés furent exclus, renvoyés par l'Église de Scientologie ou quittant par eux-mêmes l'organisation nonobstant qu'elle ait été leur home spirituel durant de nombreuses années.

En 1984, la « Zone Libre » fut fondée par le Capitaine Bill Robertson ; une association de scientologues qui voulait utiliser librement les méthodes originales de Hubbard pour eux-mêmes et d'autres, sans le contrôle de l'Église de Scientologie. Un rassemblement de gens convivial et sans hiérarchie conçu sous forme de réseau. Au sein de ce réseau, la Ron's Org est une communauté de gens utilisant le chemin développé par Hubbard afin d'amener les gens vers une plus grande liberté spirituelle et à l'autodétermination.

Durant ces dernières années-là, Hubbard ne fit plus d'apparition publique, la ligne de communication fut coupée. La cause de son décès et l'année de sa mort ne sont pas vraiment sûres. Il est probablement décédé au début des années 80, mais officiellement l'Église de Scientologie annonça sa mort en 1986.

Comme toute personne importante ayant existé et ayant apporté du progrès et des changements dans le monde, on trouve autour de l'historique de la vie de L. Ron Hubbard de nombreux mythes et de nombreuses légendes. En ne disposant pas de données de 1^{ère} ou 2^{ème} main, on ne peut pas vraiment juger ce qui est vrai ou faux. La palette va du sauveur de l'humanité jusqu'à une personne malicieuse et séductrice.

Mais est-ce vraiment important ? Hubbard nous a donné un énorme trésor de connaissances et notre objectif actuel est de l'utiliser.

Comme il l'écrit si bien :

« Le premier principe de ma philosophie est que la sagesse doit être mise à la portée de tous ceux qui désirent l'acquérir. Elle se trouve à la disposition tant de l'homme du peuple que du monarque et ne devrait jamais être regardée avec effroi.

Le second principe de ma philosophie tient en ceci : elle doit pouvoir être appliquée.

Le troisième principe est que toute connaissance philosophique n'a de valeur qu'à condition d'être vraie et de fonctionner. »

Son intention était que cette connaissance soit vraiment utilisée pour le bénéfice de tous:

« AUCUN HOMME, QUE JE SACHE, N'A LE MONOPOLE DE LA SAGESSE DANS CET UNIVERS. ELLE APPARTIENT À CEUX QUI PEUVENT L'UTILISER POUR S'AIDER ET AIDER LES AUTRES. »

GLOSSAIRE

aberration — *aberration* — Dérangement mental ou irrationalité.

affinité — *affinity* — Degré d'amitié ou d'affection, ou son absence. (Elle s'exprime souvent sous forme d'émotion : l'enthousiasme à l'égard d'une personne révèle plus d'affinité que l'apathie.) Considération de distance.

auditeur — *auditor* — Personne qui écoute attentivement ce que d'autres ont à dire. L'auditeur est une personne entraînée et qualifiée pour appliquer des procédés scientologiques aux autres afin qu'ils s'améliorent.

audition — *auditing* — Application de procédés et de méthodes scientologiques à quelqu'un par un auditeur entraîné.

avoir — *have* — Par avoir, nous entendons la possession, le fait de détenir, d'être capable de commander, de tenir une position, de prendre en charge des objets, des énergies ou des espaces.

Clair — *Clear* — Une personne non aberrée. Elle est rationnelle car elle conçoit les meilleures solutions possibles en fonction des données qu'elle possède et d'après son point de vue.

Clair Thêta — *thêta clear* — Individu qui dans l'audition scientologique a atteint la certitude de son identité en tant qu'être distinct de son corps. Thêta : lettre grecque signifiant « pensée », « vie » ou « esprit ».

communication — *communication* — Échange d'idées ou d'objets entre deux personnes.

confronter — *to confront* — Néologisme tiré de l'anglais « confront ». Faire face, sans reculer ni éviter. La conscience est l'aptitude à percevoir ce qui est. Si on ne peut faire face, si on évite, on ne peut être conscient ; si on est capable de confronter, on peut être conscient. C'est alors qu'on peut percevoir et agir. Substantif : confrontation.

Dianétique — *Dianetics* — L'école du mental la plus avancée que possède l'Homme. Du grec dia, à travers, et nous, âme, d'où le sens : « à travers l'âme ».

donnée stable — *stable datum* — Donnée qui empêche que les choses soient dans la confusion et autour de laquelle les autres données s'ordonnent.

Échelle des Tons — *tone scale* — Échelle des tons ou états émotionnels qui vont de la mort tout en bas jusqu'à l'enthousiasme en haut, en passant par l'apathie, le chagrin, la peur, l'hostilité cachée, la colère, l'antagonisme, l'ennui et le conservatisme.

être — **to be** — La condition d'être se définit comme le fait d'assumer une certaine identité. On pourrait la comparer à un rôle dans un jeu et un exemple en pourrait être son propre nom. La profession qu'on exerce en serait un autre exemple. Un autre exemple encore en serait les caractéristiques physiques de quelqu'un. Chacune de ces choses ou leur ensemble désignerait l'état d'être de quelqu'un.

facsimilé — *facsimile* — Copie mentale qu'a fait l'individu de ses perceptions de l'univers physique à un moment du passé ; elle est également connue sous le nom d'image mentale.

faire — *do* — Par faire, nous entendons action, fonction, fait d'accomplir quelque chose, d'atteindre des buts, la réalisation d'un dessein ou tout changement de position dans l'espace.

haut de ton — *high toned* — Un individu haut de ton voit clairement l'environnement avec toutes les perceptions, celles-ci n'étant pas obscurcies par quelque peur indistincte concernant cet environnement. Il pense très peu à lui-même mais agit automatiquement pour servir ses intérêts. Il aime l'existence. Ses calculs (ses postulats et ses évaluations) sont rapides et précis. Sa confiance en lui-même est grande. Il sait qu'il sait et ne prend même pas la peine de soutenir qu'il sait. Il contrôle son environnement. Antonyme : bas de ton.

mental — *mind* — Système de contrôle entre l'être et l'univers physique. Le mental n'est pas le cerveau.

Para-Scientologie — *Para-Scientology* — Elle comprend toutes les incertitudes et tous les territoires inconnus de la vie qui n'ont pas été complètement explorés et expliqués.

Piste du Temps — *time track* — Enregistrement complet, avec la totalité des perceptions, de l'existence de l'individu dans l'univers physique.

postulat — *postulate* — Néologisme tiré de l'anglais «postulate». Conclusion, décision ou résolution formées par l'individu lui-même de façon autodéterminée en fonction de données du passé, connues ou inconnues. Le postulat est toujours connu. Il est fait d'après l'évaluation par l'individu de données, ou par impulsion en l'absence de données. Le postulat résout un problème du passé, décide des problèmes ou des observations du présent, ou établit un mode d'action pour l'avenir. Verbe : postuler.

procédé — *process* — Série de questions posées par un auditeur afin d'aider une personne à découvrir des choses sur elle-même et la vie.

randomité — *randomity* — Néologisme. Proportion de mouvement imprévu par rapport au mouvement prévu.

réalité — *reality* — La réalité est définie d'ordinaire comme étant « ce qui semble être ». La réalité est essentiellement accord. Ce que nous sommes d'accord de considérer comme réel est réel.

restimuler — *restimulate* — Réactiver un incident qui a existé. Substantif : restimulation.

Scientologie — *Scientology* — Philosophie religieuse appliquée et technologie qui résout les problèmes de l'esprit, de la vie et de la pensée ; découverte, développée et organisée par L. Ron Hubbard ; résultat des découvertes faites antérieurement à propos de la Dianétique par cet auteur ; du latin *scio*, connaître, et du grec *logos*, étude. Scientologie signifie « savoir comment savoir » ou « étude de la sagesse ».

ton — *tone* — condition générale d'un individu.